L'église de Saint-Martin à Vevey au haut Moyen Age et la découverte d'une garniture de ceinture en os gravé

Autor(en): **Auberson, Laurent / Martin, Max**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Archäologie der Schweiz : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte = Archéologie suisse : bulletin de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie = Archeologia svizzera : bollettino della Società svizzera di preist**

Band (Jahr): **14 (1991)**

Heft 4

PDF erstellt am: **31.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-12582

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'église de Saint-Martin à Vevey au haut Moyen Age et la découverte d'une garniture de ceinture en os gravé

Laurent Auberson et Max Martin

L'église de Saint-Martin

Le contexte archéologique et historique

En 1989-1990, l'église de Saint-Martin de Vevey a fait l'objet d'une fouille systématique sur l'ensemble de sa surface intérieure[1]. Le site représente un cas rare d'église importante qui n'a pas été déjà fouillée dans le cadre de la grande vague des restaurations ayant touché les églises vaudoises entre la fin du dix-neuvième et le début de ce siècle. C'est donc un sol presque intact qui s'est offert à l'investigation. Notre recherche a été guidée par des connaissances historiques et par le résultat des travaux effectués sur les élévations extérieures en 1984. Cette base nous permet de fournir d'abord un bref résumé de l'histoire du site.

Le culte de saint Martin de Tours est ancien et caractérise de nombreuses églises du haut Moyen Age[2]. Associé aux nombreuses découvertes éparses de tombes de cette époque dans les alentours de l'église[3], il constitue une attestation suffisante de l'existence précoce d'un lieu de culte chrétien à cet emplacement. Nous décrirons ci-dessous les structures du haut Moyen Age, qui ne circonscrivent cependant pas de plan précis. La première église clairement identifiée à cet endroit est une église romane à trois nefs et transept saillant terminé par trois absides de rayons inégaux. C'est probablement cette construction qui est mentionnée aux alentours de l'an mil et qui sera le siège d'un doyenné du diocèse de Lausanne au plus tard en 1228[4], mais certainement déjà beaucoup plus tôt. Une première transformation, dès la fin du 13e siècle, remplace l'abside centrale par un profond choeur rectangulaire flanqué de deux chapelles qui succèdent aux absides latérales. La nef est élargie, les murs gouttereaux étant dès lors alignés sur l'ancien transept. Dès la seconde moitié du 14e siècle se greffent sur les côtés nord et sud des chapelles funéraires familiales. L'imposant clocher, toujours en place, est construit entre 1497 et 1521[5]. Le choeur est maintenu, mais peu avant la Réforme, il s'avère nécessaire d'unifier l'architecture de la nef, et c'est aux travaux de 1522-1523 que nous devons ce bel exemple d'architecture gothique tardive. Il est à noter encore l'attrait exceptionnel dont a joui ce sanctuaire tout au long des siècles, puisqu'on y a découvert près de 840 tombes en place, datées entre le haut Moyen Age et le 18e siècle et la plupart installées à l'intérieur des constructions successives. Si notre connaissance de l'inhumation médiévale et moderne s'enrichit par là d'un document exceptionnel, la contrepartie de ce gain est amère pour les archéologues, puisque les tombes ont passablement détruit les structures antérieures, et en particulier celles du haut Moyen Age.

La situation topographique

L'église Saint-Martin se situe à 405 m d'altitude sur une terrasse naturelle qui forme dans le raide versant des Préalpes descendant vers le lac un replat dès longtemps propice à l'habitat[6]. Le site était en effet déjà occupé à l'Age du Fer[7].

Comme dans bien des cas, on observe à Saint-Martin que la situation d'une église n'est pas en rapport avec la cité médiévale abritant ses fidèles. A Vevey, l'habitat médiéval n'est pas groupé autour de cette importante église, mais il est dominé par le sanctuaire qui occupe une hauteur. Aujourd'hui, cette rupture est rendue encore plus sensible par la présence de la voie de chemin de fer juste en-dessous de l'église. La construction de cette voie au siècle dernier a d'ailleurs permis la découverte de plusieurs tombes du haut Moyen Age. Cette situation excentrique nous indique que les facteurs ayant déterminé la localisation de l'église ne se confondent pas avec ceux qui ont rapproché la ville médiévale du lac. L'église Saint-Martin est donc plus ancienne et était peut-être entourée d'un habitat dont l'emplacement a été jugé inconciliable avec les nécessités du renouveau économique du 12e siècle. Mais elle peut aussi être apparue dans une zone funéraire extérieure à l'agglomération antique et haut-médiévale dont le site aurait été au contraire maintenu. Dans un cas comme dans l'autre, l'origine est ancienne.

Vevey au haut Moyen Age

Entre le Vivisco de la Table de Peutinger et la mention de la localité dans le récit de pélerinage d'un archevêque de Canterbury en 990[8], le nom de Vevey disparaît de l'histoire écrite et nous sommes entièrement dépendants des documents archéologiques pour la compréhension de cette période. La mention de 990 peut seulement nous indiquer que la localité, et surtout son sanctuaire principal, étaient suffisamment importants pour mériter d'être cités.

Les structures du haut Moyen Age (fig. 1)

Tout près du mur limitant à l'ouest la nef actuelle, un mur orienté nord-sud pourrait avoir constitué un seuil, d'après l'usure que présentent les pierres de la dernière des deux assises conservées. Six mètres plus à l'est, un tout petit fragment subsiste d'un mur probablement orienté nord-sud également, d'après la disposition inclinée des moellons. Encore plus à l'est enfin, au milieu de la nef actuelle, un fragment de mur orienté est-ouest est encore visible qui montre nettement son parement extérieur et une partie de son blocage. Tous ces murs sont faits essentiellement de blocs émoussés liés avec de la terre glaise.

Pour la reconstitution, nous pouvons seulement supposer que le mur ouest, si proche et rigoureusement parallèle au mur de la nef actuelle, limitait un édifice dont le plan ne peut être défini. Il devait avoir au moins 15 mètres de longueur. Au-delà de la moitié de la troisième travée actuelle, nous ne trouvons plus aucune trace de construction pré-romane et il est possible que le chevet se soit trouvé dans ce secteur. Le contexte funéraire, la constance de l'orientation des églises successives depuis les premières constructions, ainsi que la nature des maçonneries qui ne présentent plus la qualité gallo-romaine (en particulier par l'absence de mortier dans les premières assises), nous autorisent à voir dans ces murs les restes d'un sanctuaire chrétien. Des fragments aussi ténus ne nous permettent pas de préciser la forme ni la fonction de cette éventuelle église; il

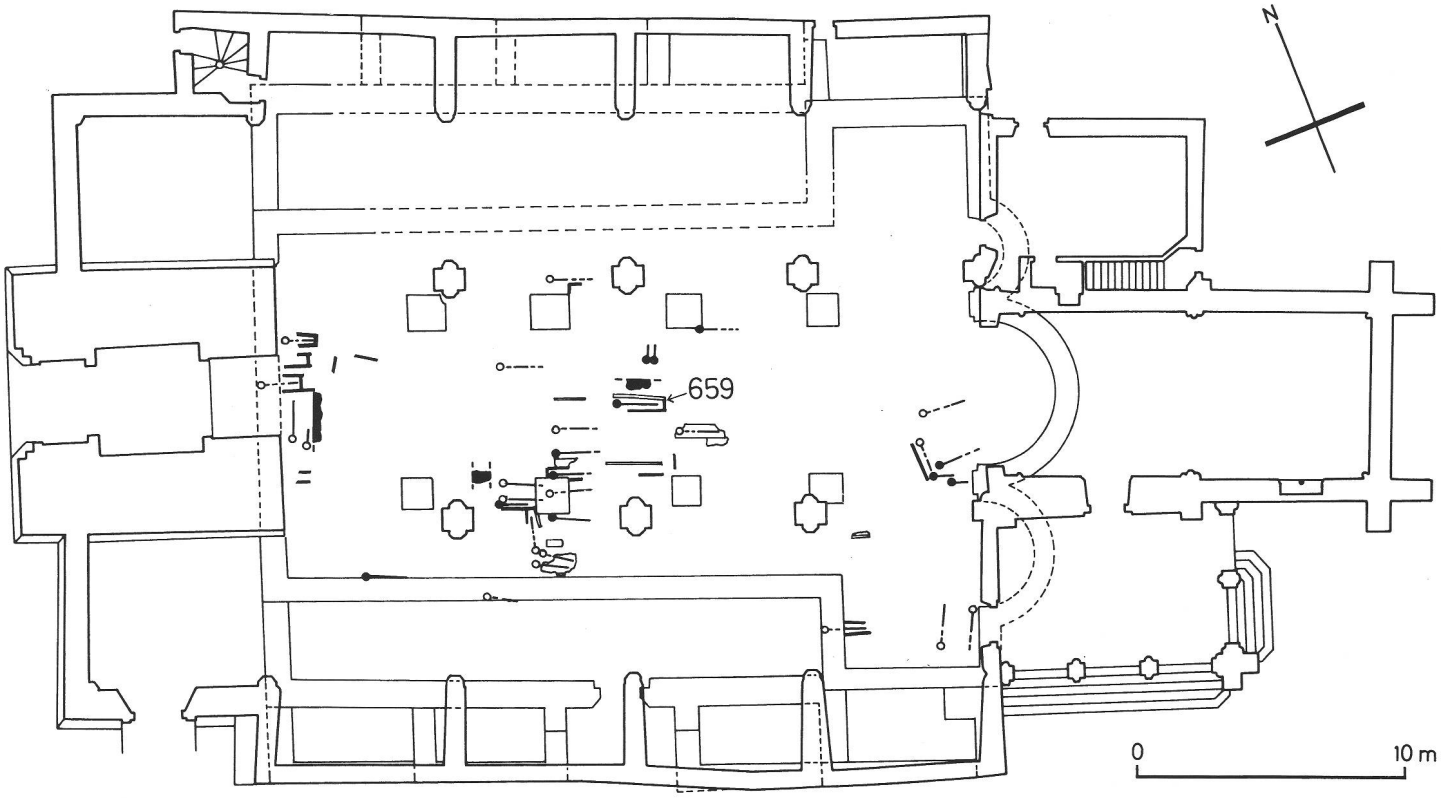


fig. 1
Vevey, église Saint-Martin, tombes et structures du haut Moyen Age. Dessin H. Kellenberger, Atelier d'archéologie médiévale.
Vevey, Kirche Saint-Martin. Gräber und Strukturen des Frühmittelalters.
Vevey, chiesa di Saint-Martin, tombe dell'alto Medioevo.

paraît vraisemblable cependant que la fonction funéraire a joué un rôle important. La chronologie relative nous révèle des résultats assez surprenants qui compliquent l'image des premières constructions. Ainsi l'on observe d'abord que l'un de ces murs, celui situé au nord-est, près de la tombe 659, est assemblé avec de la terre glaise qui contient des fragments d'un mortier beige, fin et dur, provenant de la démolition d'une construction antérieure. D'autre part, ce même mur est perturbé par la tombe qui est l'objet principal de cet article; le mur occidental est également perturbé par des tombes du haut Moyen Age.

Il faut donc admettre qu'il y a eu au moins trois phases de construction antérieures à l'église romane, la première pouvant être éventuellement encore gallo-romaine. Une partie au moins des tombes découvertes et attribuées par les relations stratigraphiques à la période pré-romane ont été installées dans une église dont aucune maçonnerie ne nous est conservée et qui constitue la dernière de ces trois étapes. C'est le cas notamment de la tombe 659. Si nous disposons ainsi d'une chronologie relative, les éléments de construction ne nous permettent en revanche aucune datation précise.

Les sépultures pré-romanes

Nous avons pu identifier cinquante-trois tombes antérieures à l'église romane. Parmi elles, quarante-trois présentent une relation stratigraphique d'antériorité à cette église, sept sont attribuées à ce groupe à cause de leur forme en dalles et de la proximité d'autres tombes bien reliées dans la stratigraphie, et trois y sont assimilées par leur situation en altitude et la nature de leur remblai (terre naturelle).

Il est très probable que plusieurs tombes se sont trouvées à l'extérieur de toute construction. Nous pensons en particulier à la zone orientale, précédant la marche du choeur actuel, où se rencontrent trois des quatre cas d'orientation oblique par rapport aux axes des constructions. De toutes les tombes, neuf ne suivent pas la disposition vers l'est, mais parmi elles cinq sont exactement perpendiculaires (nord-sud ou sud-nord).

Nous pouvons ranger les formes de tombes en six catégories:

1. tombes en pleine terre (21)
2. coffres en dalles, sans fond aménagé (24)
3. tombes construites à fond dallé et parois en murets maçonnés (3 individus, dont 2 dans le même contenant)
4. tombes construites en murets maçonnés, de forme très incertaine (3).

5. tombe à entourage de pierres (1)
6. contenants en bois (2 individus dont un recouvre également le type 3)

Les relations chronologiques de ces tombes entre elles sont rares. On n'observe en effet que cinq cas de recoupement ou de réduction de tombes plus anciennes. Cela pourrait assez bien s'expliquer dans un contexte construit où les tombes sont marquées à la surface du sol, peut-être parfois simplement par les dalles de couverture des coffres. La mise en parallèle des relations chronologiques et des types de tombes ne nous aide guère à la compréhension de l'évolution des formes, car dans la plupart des cas (trois sur cinq), les recoupements concernent des tombes du même type. Les deux autres cas se regroupent en une relation multiple, où une tombe en dalles est recoupée par une tombe en pleine terre, elle-même plus ancienne qu'une tombe à entourage de pierres. Cette succession, observée en un seul cas, ne correspond pas au schéma traditionnel d'évolution des cimetières en campagne, dans lesquels les tombes en dalles occupent la dernière phase[9].

La présence de tombes en pleine terre ou à simple entourage de pierres dans des églises du haut Moyen Age paraît rare. Cette occurrence mériterait une étude approfondie et nous nous contenterons d'observer ici que nous ne rencontrons aucune inhumation de ce type dans les principales églises de Suisse romande. Ni les églises genevoises (la Madeleine, Saint-Gervais, Grand-Saconnex), ni Sion (Sous-le-Scex), ni Saint-Prex, ni Lausanne (Saint-Etienne), ni Donatyre ne présentent cette forme[10]. Les conditions assez favorables à la conservation des matériaux organiques nous ont permis d'identifier plusieurs sépultures en coffres de bois ou de type mixte; cela nous autorise également à penser que la proportion des tombes en pleine terre qui nous sont connues est assez fiable et n'est pas trop faussée par la décomposition de contenants en bois.

Les tombes en coffres de dalles ou maçonnées ne se soumettent guère non plus à un classement typologique. Les caissons en dalles présentent une forme rectangulaire ou légèrement trapézoïdale, cette dernière n'étant attestée que dans six cas. Une tendance a été observée sur les cimetières de campagne, selon laquelle la forme des contenants en pierre évolue du rectangle au trapézoïde puis aux formes ovoïdes et anthropomorphes[11]. Il nous paraît toutefois imprudent d'en tirer une conclusion générale, car les formes rectangulaire et trapézoïdale ont coexisté et les secondes se trouvent déjà dans la première église de la Madeleine à Genève[12]. A Vevey, les tombes trapézoïdales ne montrent pas de groupements significatifs; on observe seulement qu'une tombe de ce type perturbe le mur occidental que nous avons interprété comme un seuil. Les caissons présentent une particularité, qui est l'absence systématique de fond aménagé dans les tombes du type coffre en dalles stricto sensu. Il se trouve même parfois des dalles plantées en terre à un niveau plus élevé que le corps inhumé. Cette particularité distingue nettement notre site des autres églises citées, où les caissons sont le plus souvent complets.

Dans la forme des tombes de Saint-Martin, il faut mentionner, parallèlement à la fréquence des tombes en pleine terre, l'absence totale de sarcophages monolithiques, à l'exception peut-être d'un fragment de paroi en tuf. On ne rencontre même pas non plus de tombes soigneusement murées et couvertes dont on pourrait dire qu'elles constituent une imitation pauvre du sarcophage. Quant aux formes de tombes maçonnées conservées, leur faible nombre n'autorise aucune conclusion générale.

Pour la datation de la plupart de ces tombes, nous ne sommes pas aidé par le mobilier, puisque, ainsi qu'il arrive souvent dans les églises, les dépôts d'offrandes funéraires ou l'inhumation habillée sont ici extrêmement rares et ne se rencontrent que dans deux sépultures. La sépulture en pleine terre d'un enfant a livré un bracelet en bronze sans décor, porté à l'avant-bras gauche. Une autre tombe, en dalles, a fourni une garniture de ceinture en os. Nous donnons ci-dessous une description de cette tombe.

La tombe 659 (fig. 2-5)

La tombe se situe dans la troisième travée de la nef actuelle. Comme nous l'avons déjà évoqué, elle devait également s'inscrire à l'intérieur d'une église antérieure dont les restes ont complètement disparu. Les seules certitudes quant à sa chronologie relative sont sa situation stratigraphique dans une couche pré-romane et le fait qu'elle perturbe un mur qui la borde du côté nord.

La sépulture est aménagée dans un caisson de forme rectangulaire dont trois côtés sont conservés. Le caisson est fait de grandes dalles de calcaire pour les parois et la couverture, mais il n'y a pas de fond aménagé, le corps étant déposé simplement sur le terrain. Le corps ne repose que sur une très fine couche de remblai, sous laquelle se trouve le terrain naturel (sable graveleux contenant des galets émoussés). Les parois sont implantées à un niveau légèrement supérieur au fond de la tombe. Les dalles sont d'épaisseur très variable, allant de 3 cm pour un des longs côtés à 16 cm pour la couverture. En quelques endroits s'observent des traces de jointoyage à la terre glaise.

En raison de la faible épaisseur des parois, il semble impossible qu'on ait pu déposer le couvercle sur un caisson vide, et l'on observe en effet un remblai assez compact dans la tombe, qui ne peut pas avoir été apporté postérieurement (fig. 2). Ce remblai contenait des ossements épars, notamment de petits enfants, et des restes de bois carbonisés, peut-être d'un objet façonné; on y a prélevé également des débris de construction (fragments de mortier et de terre cuite). La dalle de couverture était certainement visible à fleur du sol, puisque sa surface supérieure est fortement usée, ce qui suggère également que la tombe était abritée.

Le côté sud de la tombe est contigu à un muret qui est le seul reste d'une tombe maçonnée. Il est impossible de préciser la relation chronologique entre ces deux tombes, qui pourraient être contemporaines aussi bien que très éloignées dans le temps. La tombe ne présente aucune autre relation chronologique.

Le corps est celui d'une femme adulte[13], étendue sur le dos, les bras dépliés le long du corps et les jambes légèrement écartées. Le fait que l'avant-bras gauche se trouve nettement sous la garniture de ceinture et la position à plat de la main, paume contre le sol, nous indiquent que la position dans laquelle nous avons trouvé le corps est exactement celle dans laquelle il a été inhumé et que les avant-bras n'ont pas glissé du bassin sur les côtés (fig. 5). La position des jambes, quant à elle, exclut la présence d'un linceul étroitement serré; nous n'avons trouvé du reste aucune épingle qui témoignerait de la fixation d'un linceul. Sur le côté gauche du bassin se trouvait une garniture de ceinture en os gravé (fig. 5). Nous n'avons repéré aucun élément de la ceinture à laquelle était fixée la garniture.

Les observations du contexte archéologique n'offrent pas de conclusions plus précises que l'étude stylistique de la garniture de ceinture. La tombe appartient à un type courant entre le 5e et le 7e siècle au moins et si la forme rectangulaire est un indice plutôt précoce, les exceptions sont trop nombreuses pour que l'on puisse accepter ce seul critère. La position des bras apparaît souvent comme un élément de chro-

fig. 2
Tombe 659 en cours de dégagement, après prélèvement de la garniture de ceinture. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson.
Grab 659 während der Ausgrabung, nach Entfernen der Gürtelschnalle.
La tomba 659 durante lo scavo, dopo il recupero della guarnizione della cintura.

fig. 3
Tombe 659 ouverte. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson.
Grab 659 geöffnet.
La tomba 659 aperta.

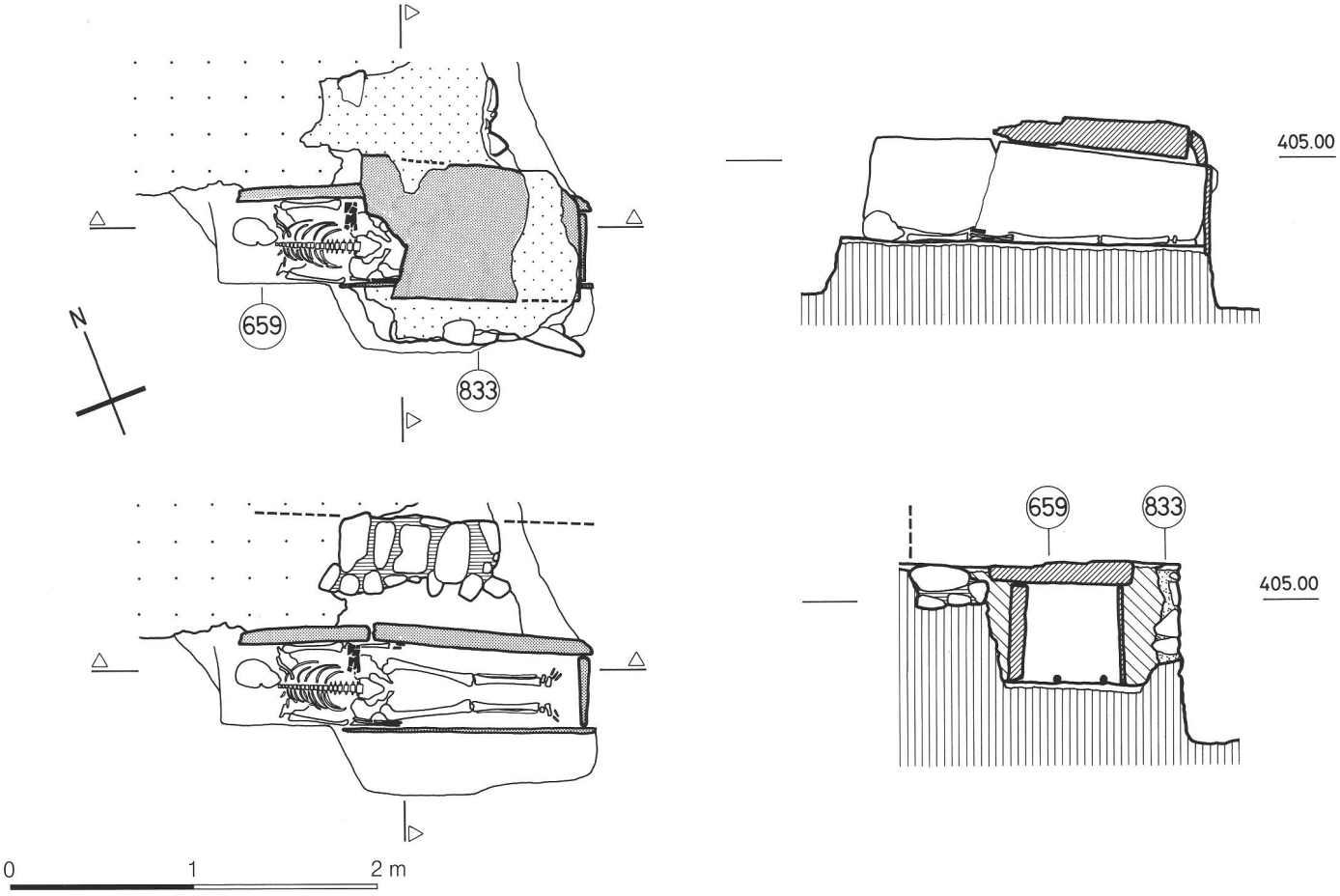


fig. 4
Tombe 659, plans et coupes. Dessin H. Kellenberger et L. Auberson, Atelier d'archéologie médiévale.
Grab 659, Aufsichten und Schnitte.
La tomba 659: pianta e sezioni.

fig. 5
La garniture de ceinture lors de sa découverte. Photo A. Müller, Atelier d'archéologie médiévale.
Die Gürtelschnalle in Fundlage.
La guarnizione della cintura al momento della scoperta.

nologie relative. A Nyon et à Dully[14], deux exemples de fouilles récentes de cimetières du haut Moyen Age dans le canton de Vaud, il s'avère en effet que la position des bras parallèles est mieux représentée dans les tombes les plus anciennes (c'est-à-dire les tombes en bois et en pleine terre) et que l'on assiste ensuite à un repli des avant-bras sur le bassin puis le thorax (dans les tombes en dalles). Mais à Vevey, on observe aussi bien la position des bras parallèles dans des tombes en dalles que des avant-bras repliés sur le bassin, parfois même les deux avant-bras sur le thorax ou l'un des deux sur la poitrine, dans des tombes en pleine terre. L'échantillon n'est donc pas suffisant pour permettre une chronologie selon ce critère. La position des bras parallèles de la tombe 659 pourrait être un indice plutôt précoce, de même que la forme de la tombe, mais dans une fourchette chronologique qui reste très large.

La présence, rare, d'une garniture de ceinture en os gravé est souvent attribuée à des sépultures d'ecclésiastiques, mais il a déjà été noté qu'on en trouve aussi dans des tombes de femmes, ce qui est le cas à Vevey[15]. La rareté de ces objets les réserve en tout cas à un nombre restreint de personnes et l'on devrait s'attendre à les trouver dans des tombes qui se signalent par un emplacement ou un aménagement particuliers ce qui, pour les garnitures en os ou les garnitures-reliquaires en bronze, ne paraît pas se vérifier[16]. A Vevey, on peut être un peu plus nuancé. La tombe 659 se situe dans l'axe du choeur actuel, qui peut avoir repris celui des constructions pré-romanes; d'autre part, on observe qu'elle est une des tombes les plus orientales parmi celles qui se trouvent dans la zone de plus forte densité et dont un peut exclure qu'elles aient été disposées à l'extérieur. Ainsi, la tombe 659 occupait une place centrale et certainement proche du sanctuaire.

L'investigation anthropologique a révélé la présence d'un caractère morphologique mongoloïde que le professeur M.-R. Sauter[17] avait attribué aux Burgondes, qui eurent des contacts avec les Huns avant leur installation dans notre région en 443. Mais ce seul élément ne suffit pas pour attribuer l'individu à l'ethnie burgonde.[18]

Conclusion

Le site de l'église Saint-Martin n'a certes pas livré tout ce qu'il promettait à la connaissance du haut Moyen Age dans le bassin lémanique. Si un sanctuaire chrétien s'y est trouvé certainement depuis les premiers temps de l'adoption de la nouvelle religion, on ne peut pas en préciser la forme et son existence nous est surtout prouvée par la présence d'un groupe de tombes assez homogène. Toutefois, ces tombes sont d'un aspect très fruste par rapport à celles qu'ont révélées les autres églises funéraires de la région lémanique. La tombe 659 apparaît comme une singulière exception mise en évidence par le dépôt d'un objet rare et de grande valeur artistique.

La seule possibilité d'enrichir notre compréhension du site à cette époque réside dans un dépouillement systématique des résultats des découvertes faites depuis plus d'un siècle dans un rayon de quelques centaines de mètres autour de l'église, car on sait ces découvertes très nombreuses. Les quelques notes dont nous disposons sur les trouvailles de 1860 mentionnent les fondations d'une église du haut Moyen Age au lieu-dit Les Trois Marronniers, soit à 100 m seulement de l'église actuelle[19]. Il faut retenir, dans l'état actuel de nos connaissances, la possibilité d'un déplacement du sanctuaire primitif ou de l'existence simultanée de deux petites églises proches l'une de l'autre. Cela expliquerait la relative pauvreté des découvertes faites sous l'église qui nous est conservée.

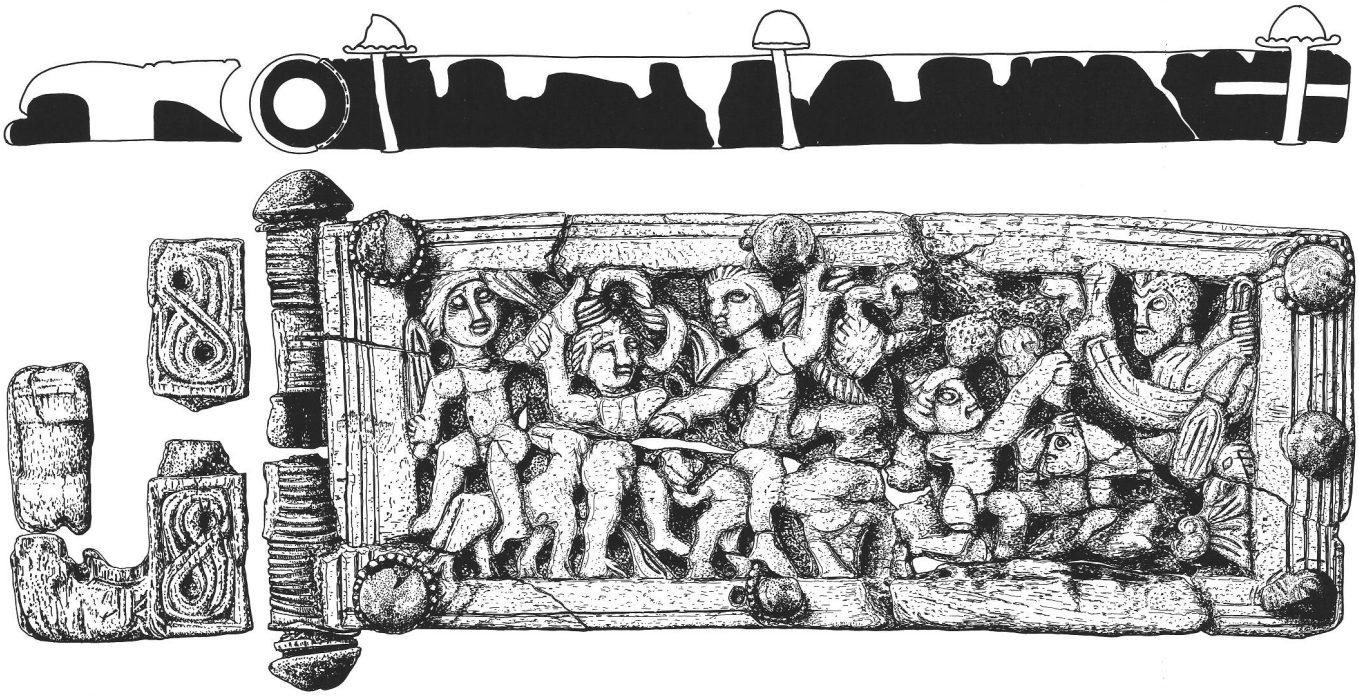
Laurent Auberson

Die beinerne Gürtelschnalle mit Szenen aus der Geschichte des Propheten Jonas

Im Plattengrab 659[20] war der im Alter von knapp 50 Jahren verstorbenen Frau lediglich ein Gegenstand, der sich im Boden erhielt, mitgegeben worden[21]: eine reich verzierte Gürtelschnalle. Sie lag mit ihrer Schauseite nach oben auf der linken Bekenseite und über den proximalen Enden der linken Vorderarmknochen (Abb. 5), könnte also an einem der Toten umgelegten Gürtel ins Grab gelangt sein, obwohl von einem solchen keinerlei Spuren zu finden waren[22].

Dank der vorzüglichen Zeichnungen von M. Klausener (Abb. 6 und 7) und der Fotos (Titelbild; Abb. 8) kann sich die Beschreibung der Schnalle, die aus einer Elchschaufel (?) gefertigt wurde[23], auf die wesentlichsten Elemente beschränken: Vom einst rechteckigen Schnallenbügel sind nur einzelne, teilweise etwas zerfressene Fragmente erhalten geblieben, darunter die mit einem einfachen Flechtband geschmückten, leicht erhöhten rechteckigen Seitenpartien, an denen ursprünglich die beiden (abgebrochenen und jetzt an der Scharnierachse angerosteten) mit Querrillen verzierten Scharnierstege sassen. In der Bügelmitte ist eine Kerbe für die Auflage der Dornspitze vorhanden; von dem Dorn selbst steckt lediglich noch ein kleiner Rest der Basis an der Scharnierachse. An den Enden der einst aus Eisen bestehenden Scharnierachse stecken – vielleicht als Folge einer Reparatur – zwei konische Hauben aus Bronze auf Unterlagescheibchen gleichen Materials.

Hauptstück dieser kostbaren Beigabe bildet der in mehrere Teile zerbrochene, aber beinahe komplett erhaltene Beschlag, der mitsamt seinen beiden ebenfalls gerillten Scharnierstegen 14,2 cm lang und 5,4 cm breit ist; an ihrem hinteren Ende ist die Platte zur Einlassung des Gürtels auf eine Tiefe von nur 1,7 cm geschlitzt. Der Gürtel selbst wurde hier anhand dreier die Platte ganz durchstossender Niete aus Bronze befestigt, die an der Oberseite mit stark konischen und von Perldraht eingefassten silbernen Zierhauben geschmückt sind. Weitere vier identische Niete und Zierhauben schmüken – ohne echte Funktion – den Beschlagrand in der Mitte und an den vorderen Enden der Längsseiten, die wie die Schmalseiten der Platte mit zwei, drei bzw. fünf einfachen parallelen Rillen versehen sind.



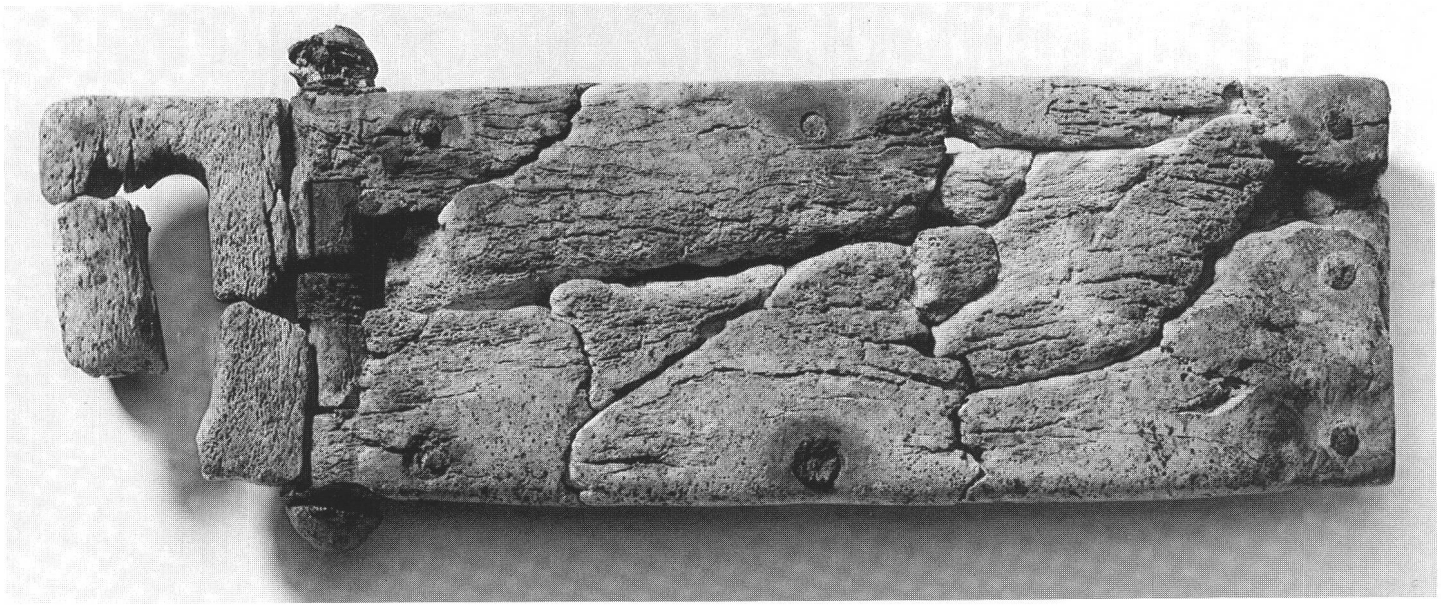


Abb. 6
Die Gürtelschnalle aus Grab 659. M. 1:1. Zeichnung M. Klausener.
La plaque-boucle de la tombe 659.
La fibbia di cintura della tomba 659.

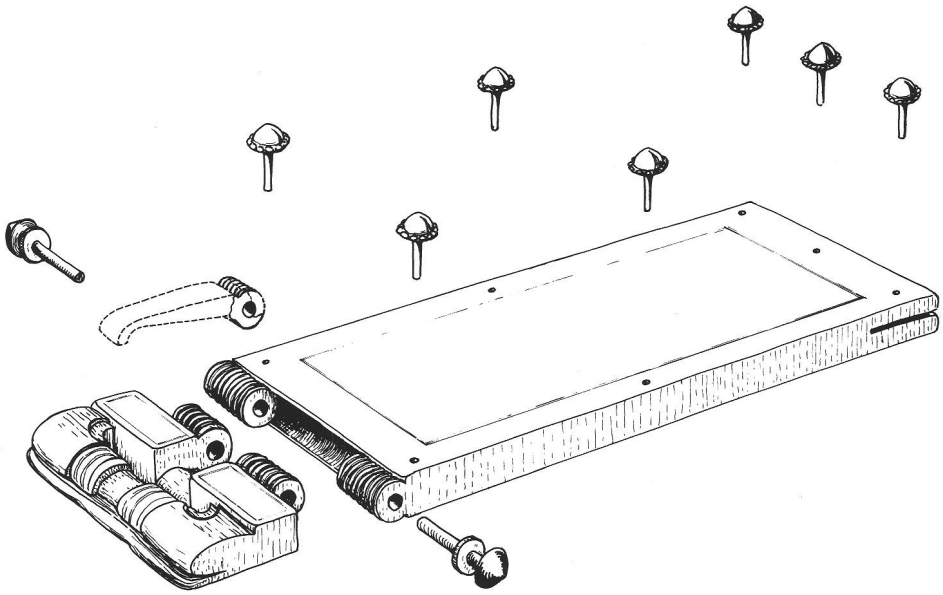


Abb. 7
Schematische Schrägansicht (mit Konstruktionsdetails) der Gürtelschnalle des Grabes 659. Zeichnung M. Klausener.
Vue oblique schématisée de la plaque-boucle de la tombe 659 et de ses détails structurels.
Rappresentazione schematica obliqua e dettagli di costruzione della fibbia della tomba 659.

Abb. 8
Die Gürtelschnalle des Grabes 659. M. 1:1. Foto Y. André, MCAH Lausanne.
La plaque-boucle de la tombe 659.
La fibbia della tomba 659.

Aus diesem nur spärlich verzierten Rahmen sticht ein reich geschmücktes Mittelfeld (etwa 11 x 4 cm) hervor, in dem sich figürliche Darstellungen in tiefem Relief eng zusammendrängen, keineswegs etwa aus Unvermögen des Künstlers, sondern in der Absicht, ein dicht gewobenes, ineinander verknüpftes Netz oder Geflecht von Figuren und zugehörigen Dingen zu schaffen. In der rechten oberen Ecke unseres Miniaturreliefs entdecken wir in einem kleinen Schiff, das durch ein längslaufendes Stegband verziert ist, einen nach links sich umblickenden, mit beiden Händen sein Ruder haltenden bärtigen Steuermann, die alleinige Besatzung des Gefährts. Unterhalb, also vor dem Schiff war, wie ein besser erhaltenes Fragment einer ausgezeichnet vergleichbaren Schnalle aus Poitiers (vgl. Abb. 9) verrät, ein Seeungeheuer mit eingerolltem, in eine dreiteilige Endflosse endigendem Schwanz dargestellt, das aus seinem Schlund nach links den Propheten Jonas ausspeit.

Die Schnalle von Vevey konfrontiert uns damit mit einem Bildthema, das seit der mittleren Kaiserzeit und während der gesamten Spätantike auf den Malereien der Katakomben und den kostbareren Sarkophagen am häufigsten auftritt und offenbar am beliebtesten war[24]. Die Geschichte des Propheten Jonas, die als Teil des Alten Testaments eine bereits vorchristliche Überlieferung besitzt und mit deren unterschiedlichen Textfassungen die Bildtradition oft nur unsicher oder nicht zu parallelisieren ist, setzt sich in der frühchristlichen Bilderwelt aus drei Szenen zusammen, die selten als echte Bilderfolge komponiert, sondern meist einzeln oder unvollständig wiedergegeben werden: 1. Jonas wird von den Matrosen eines seines Ungehorsams gegen Gott wegen in Seenot geratenen Schiffes ins Meer geworfen und sogleich von einem Seeungeheuer (Ketos) verschluckt; 2. nach drei Tagen und Nächten – dies erinnerte die Christen an Tod und Auferstehung Christi – speit das Ungeheuer Jonas heil ans Land; 3. Jonas ruht unter einer von schattenspendenden Kürbisstauden umrankten Laube.

Auf der Beinschnalle von Vevey gehören zur Szene der Ausspeiung des Jonas das Schiff mit Steuermann sowie das undeutlich erhaltene Seeungeheuer mit dem nach links herausgespienen Jonas, von dem vage das Gesicht und ein Arm zu erkennen sind. Unmittelbar daneben, d.h. links davon, ist eine zweite Szene wenigstens teilweise noch auszumachen: die Ruhe des Jonas; der Prophet, mit nach rechts gerichtetem Blick, liegt – eher würde man von einer sitzenden Haltung sprechen – mit hochgehaltenem linken und (fast ganz verlorenem) und in Schlafhaltung um den Kopf gelegten rechten Arm unter einer Art Pergola, von der vor allem noch drei oder vier, durch Schrägrillen unterschiedlich verzierte Kürbisse (oder deren Blätter?) sichtbar sind.

Während diese beiden Jonasszenen eng zusammengedrängt die rechte Hälfte des Reliefs füllen, bedecken den nur wenig grösseren linken Teil drei nackte Tänzerinnen, die mit beiden Händen (oder jeweils nur mit einer Hand?) ein durch Längsrillen bzw. Tordierung charakterisiertes textiles Band über ihren Köpfen schwingen und dabei sich auch an einem der Handgelenke zu fassen und demnach einen Reigen zu tanzen scheinen[25]. Zwischen und neben ihren Beinen sind zwei nach rechts gerichtete Schafe mit zurückgewandtem Kopf zu erkennen, die allein aufgrund der künstlerischen Absicht, ein enges Bildgeflecht zu erzielen, den Beinen der Tanzenden eingeflochten sind, aber an sich – als bukolisches Element – zur Szene des ruhenden Jonas gehören, wie uns andere Darstellungen der Abenteuer des Propheten verraten (Abb. 10)[26]. Damit verbleiben drei Tänzerinnen, deren Deutung nicht leicht fällt, da dieses Bildmotiv allen bisher bekannten Jonasszenen – soweit ich sehe – völlig fehlt. Dass es sich um Tänzerinnen handelt, ist angesichts der Nacktheit und den über und um ihre Köpfe flatternden Bändern nicht zu bezweifeln; dieselben Figuren zeigt beispielsweise ein dem 5. Jahrhundert zugewiesenes Steinrelief aus Ägypten (Abb. 12)[27].

An dieser Stelle muss das in unserem Zusammenhang wichtige Fragment (9 x 3,8 cm) einer Beinschnitzerei einbezogen werden, das bei Ausgrabungen in Poitiers zutage kam (Abb. 9)[28]. Es stimmt mit dem Fundstück aus Vevey in manchem frappant überein oder ist ihm doch ähnlich: Wie die in Abbildung 9 unterlegten Rasterflächen (in den Abmessungen der Beschlagplatte von Vevey) verraten, dürfte es sich beim Fragment aus Poitiers um den Rest einer fast exakt gleich grossen Gürtelschnalle handeln[29]. Es finden sich dieselben Längsrillen am (einzig erhaltenen) vorderen Beschlagrand und die gleichen in

Grösse und »Flechtstil« bestens vergleichbaren Figuren und schliesslich dasselbe tiefe Relief. Zu sehen sind wiederum zwei Szenen der Abenteuer des Jonas: ganz links ein ebenfalls kleines und mit Stegband verziertes Schiff mit Steuermann am Ruder und einem zweiten Schiffer, der den nackten Jonas kopfvoran in den Schlund des Seeungeheuers versenkt, dessen weit aufgesperrter Rachen, Auge und eingerollter Schwanz mit gegabeltem Ende klar zu erkennen sind. Undeutlicher erhalten ist die offenbar ausgewitterte(?) rechte Hälfte des Fundstücks, für die in der Interpretation der dargestellten Personen und ihres Umfeldes nicht letzte Sicherheit zu gewinnen ist. Am oberen Rand erkennen wir zwei (oder drei?) Kürbisse mit ähnlicher Innenstruktur wie die der Schnalle von Vevey, doch scheinen jene statt herabzuhängen auf Stengeln (?) zu sitzen, die von einer Konstruktion auf tordierten (?) Pfosten ausgehen.

Ein vor dieser Laube quer durchlaufender gebogener Steg ist als Angelrute zu identifizieren, die von einem am rechten Fragmentrand sitzenden oder stehenden Fischer gehalten wird, wie er vereinzelt am Rande der Szene des ruhenden Jonas – wiederum als bukolisches Beiwerk – bezeugt ist (Abb. 11)[30]. Unter der Laube wird man im nach vorn gerichteten Kopf, von dem nur schwach Gesicht und Haarkranz auszumachen sind, den des Jonas zu erkennen haben, obwohl an dieser Stelle wegen des fragmentierten Zustandes nicht alles gedeutet werden kann und insbesondere der Leib des Jonas und dessen typische Armhaltung nicht klar zu bestimmen sind. Unmittelbar zur Linken des Fischers und offensichtlich im Hintergrund der Szene erscheint eine weitere (nackte?) Figur, mit Gesicht *en face* und nur wenig vom Körper abgewinkelten Armen. In ihr Jonas zu erkennen, scheint angesichts ihrer Position im Hintergrund und ihrer für den ruhenden Jonas atypischen Armhaltung nicht möglich. Es ist zu fragen, ob uns hier nicht auch eine der Tanzenden der Schnalle von Vevey entgegentritt, doch wäre dann das tänzerische Element durch nichts angedeutet. Anlässlich der Bekanntgabe des Fragments von Poitiers dachten die Autoren bei dieser Hintergrundfigur an die Personifikation der Stadtgöttin von Ninive, in der Jonas predigen musste[31].

Die Stadt Ninive wird allerdings auf frühchristlichen Jonasbildern nur selten dargestellt und dann stets durch Stadttor und/oder Stadttürme[32]; erst in der zweiten Hälfte des ersten Jahrtausends scheint dieses Bildelement häufiger verwendet, so auf der Jonasschnalle in Augsburg (Abb. 13,1)[33], auf die gleich einzugehen ist, und auf Miniaturen des 6. Jahrhunderts und späterer Zeit[34]. Bei der Hintergrundfigur von Poitiers könnte nur gerade die auffallend gute Übereinstimmung mit dem Relief in Vevey daran denken lassen, dass hier eine der Tänzerinnen gemeint war, doch wissen wir eben gar nicht, was in Poitiers einst sonst noch dargestellt war. Für Vevey verbietet jedenfalls die Dreizahl der Tanzenden einen Bezug zur Stadt Ninive[35]. Am ehesten haben wir in diesen Tänzerinnen Nereiden zu sehen, wie sie eben auf ostmediterranen Textilien oder Reliefs (Abb. 12) nicht selten anzutreffen sind. Sie verkörpern im Zusammenhang mit den Jonasszenen, der in Vevey bisher erstmalig ist, wohl das Element Wasser/Meer, während die scheinbar sie begleitenden Schafe das Element Erde/Land versinnbildlichen.

Anlässlich der Publikation einer Beinschnalle aus einem Klerikergrab in Zurzach AG habe ich 1988 die bis dahin bekanntgewordenen frühmittelalterlichen Gürtelschnallen aus Bein bzw. Elfenbein, die erstmals J. Werner 1977 gesamthaft vorgelegt hatte[36], anhand verschiedener Kriterien in drei Gruppen (A1 und A2, B und C) eingeteilt, die sich zeitlich im grossen ganzen, wenngleich mit einzelnen Überlappungen, abgelöst haben werden[37]. Seither kamen ein Neufund aus Kallnach BE[38], der Gruppe B zuzuweisen ist, und gleich drei neue Exemplare hinzu, die die zunächst aus einem einzigen Beleg, der Jonasschnalle von Augsburg (Abb. 13,1), kreierte Gruppe C schlagartig vervielfachten: Zum einen handelt es sich um den Neufund aus Vevey, an den sich nun das 1970 entdeckte Fragment von Poitiers gesichert anschliessen lässt, und zum andern um ein höchst bemerkenswertes Fundstück, das 1988 vom Römisch-Germanischen Museum Köln aus dem englischen Kunsthandel angekauft werden konnte und das soeben als Leodobodus-Schnalle – so benannt wegen des auf der Schnallenrückseite eingeritzten Herstellernamens – von J. Werner veröffentlicht worden ist (Abb. 13,2)[39].

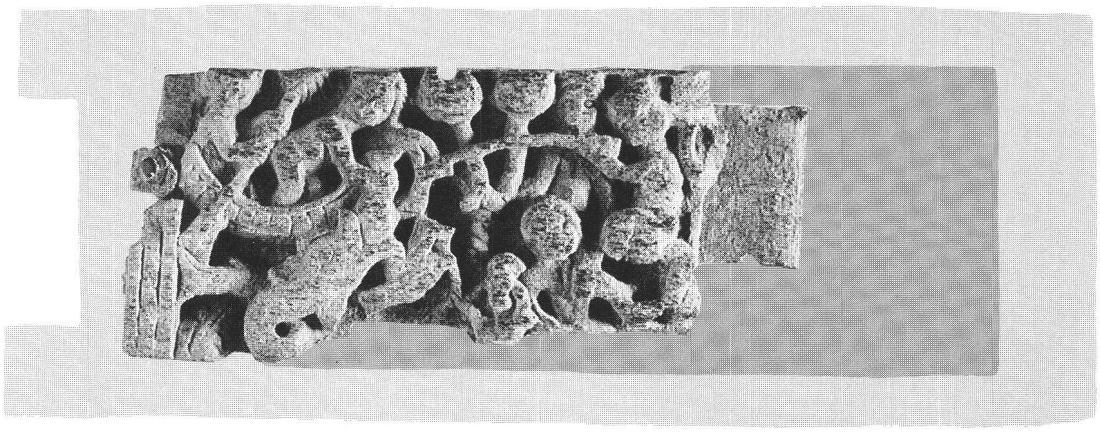
Eine erneute, vereinfachte tabellarische Übersicht über die Mass-, Konstruktions- und Stilelemente unserer Schnallengruppen A – C[40] ermöglicht es, die Charakteristika der nunmehr konkreter fassbaren Gruppe C, insbesondere auch im Vergleich mit den älteren Gruppen, besser herauszustellen (Abb. 14)[41]: Bereits 1988 konnte gezeigt werden, dass die ganze Familie der Beinschnallen nicht pauschal ins 6. Jahrhundert verwiesen werden darf und dass mehrere formale und dekorative Elemente eine ungefähre zeitliche Aufgliederung der Gruppen A1, A2 und B erlauben, die von der Mitte des 5. Jahrhunderts, der man die frühesten Belege der Gruppe A1 zuteilen darf, bis in die Jahrzehnte um und nach 600 reicht, in denen die jüngsten Belege der Gruppe B in den Boden gelangten. Auf den grösseren Beschlagplatten der Gruppe B ist das (schon vorher bezeugte) Bild des Greifen, sowohl im Mittelfeld neben Kreuz und/oder »Oranten« wie auch auf dessen Einrahmung, besonders beliebt.

In vielem neu und andersartig präsentiert sich nun Gruppe C, auch wenn deren Vertreter genausowenig sich bis ins Detail gleichen wie die der anderen Gruppen[42]. Ihre Beschläge entsprechen in der Länge in etwa noch denen der Gruppe B, sind jedoch erheblich schmaler. Dennoch findet sich weiterhin – ausser bei der Leodobodus-Schnalle, dem vermutlich spätesten Vertreter der Gruppe (s.u.) – eine Vielzahl von Nieten, von denen stets nur die endständigen funktionell bedingt sind. Diese Niete werden nun markanter ausgebildet und am Rand durch (echte bzw. unechte) Perldrahteinfassungen bereichert, eine Neuheit, die zweifellos im Zusammenhang mit dem Aufkommen der mit Niet- und Zierhauben versehenen Gürtelbeschläge aus Bronze und Eisen im Laufe des späteren 6. Jahrhunderts zu sehen ist; die meisten figürlich verzierten Bronzeschnallen (sog. D-Beschläge) des 6. Jahrhunderts kennen derartige Niete ebensowenig wie unsere Gruppen A und B der Beinschnallen[43].

Ein weiteres in Tabelle Abbildung 14 aufscheinendes Charakteristikum der Gruppe C ist das Flechtbandmotiv, das wie übrigens auch ein Element des Tierstils (Tierfüsse an S-Schlaufen) ausnahmsweise bereits an späten Gürtelschnallen der Gruppe B auftritt.

Tiefer gründet ein anderer Unterschied, der die figürlichen Darstellungen der Gruppen A und B einerseits und die der Gruppe C andererseits betrifft: Bei der doch recht stattlichen Reihe von Belegen der Gruppen A und B ist nur gerade einmal, bezeichnenderweise an der einzigen aus Elfenbein geschnittenen Schnalle des Caesarius († 542) von Arles, eine echte Bildkomposition, d.h. eine eigentliche Szene wiedergegeben: die Wächter am Grabe Christi[44]. Alle übrigen Bildfelder der Gruppen A und B enthalten ein einzelnes, häufiger mehrere Symbole, die gewissermassen additiv zu meist spiegelbildlichen Symbolkompositionen zusammengestellt sind: das Christogramm, das Kreuz, nicht selten eingerahmt von »Oranten« und/oder bewacht durch zwei antithetische

Abb. 9
Fragment (sekundär umgearbeitet) einer Gürtelschnalle aus Bein, gefunden in Poitiers. M. 1:1. Foto Musée Sainte-Croix, Poitiers (grau gerastert die Fläche des Gürtelbeschlags Abb. 6); Vgl. Anm. 28.29.
Fragment d'une plaque-boucle en os découverte à Poitiers, retravaillée secondairement.
Frammento (modificato in un secondo tempo) di una fibbia in osso ritrovata a Poitiers.



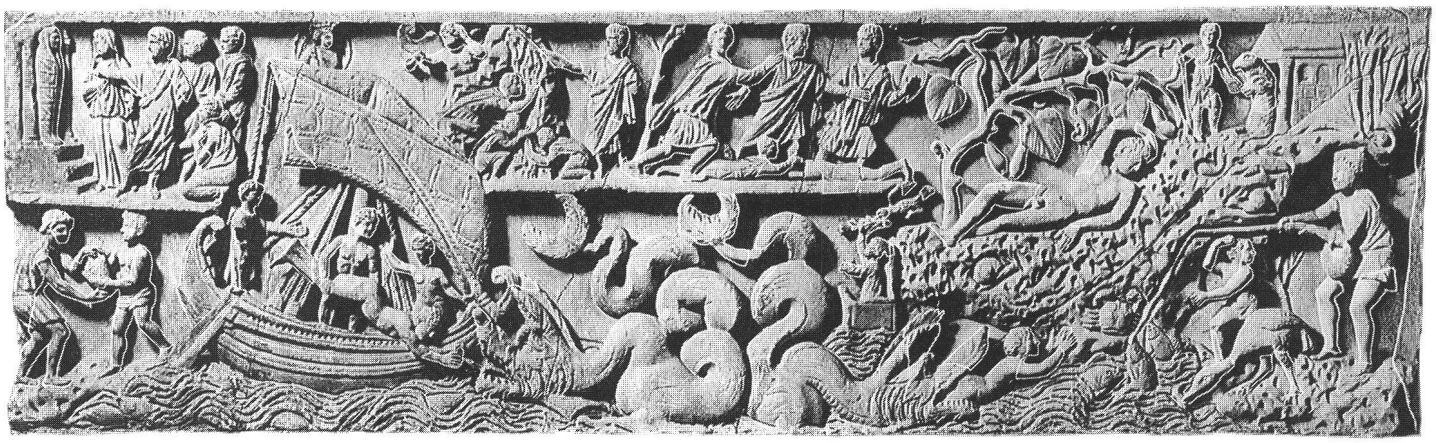
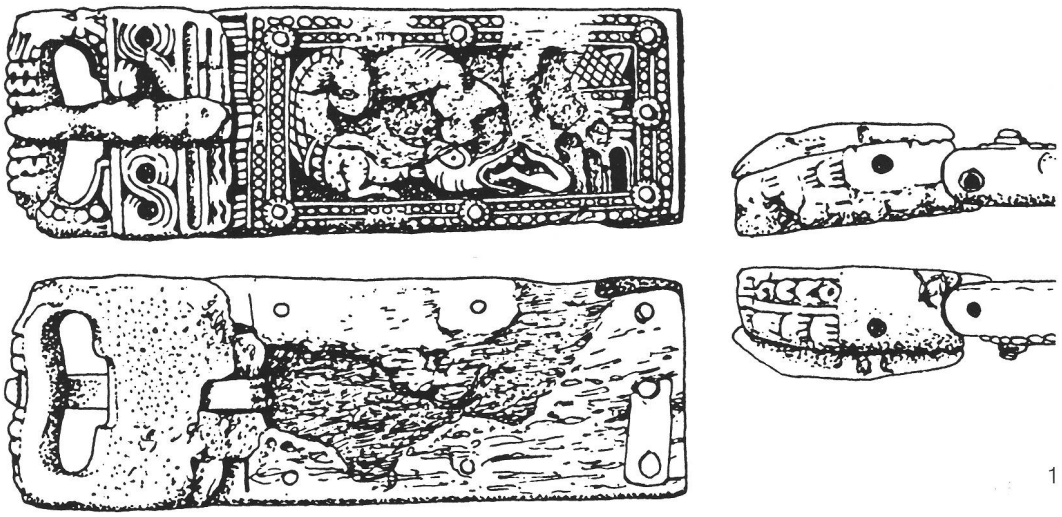


Abb. 10
Jonas, in der »Kürbislaube« ruhend und von Schafen umgeben. Detail eines Sarkophagreliefs (Staatliche Museen Berlin). Vgl. Anm. 26.
Jonas au repos, entouré de moutons. Détail d'un bas relief de sarcophage.
Giona riposa nella »pergola delle zucche« attorniato dalle pecore: dettaglio del rilievo di un sarcofago.

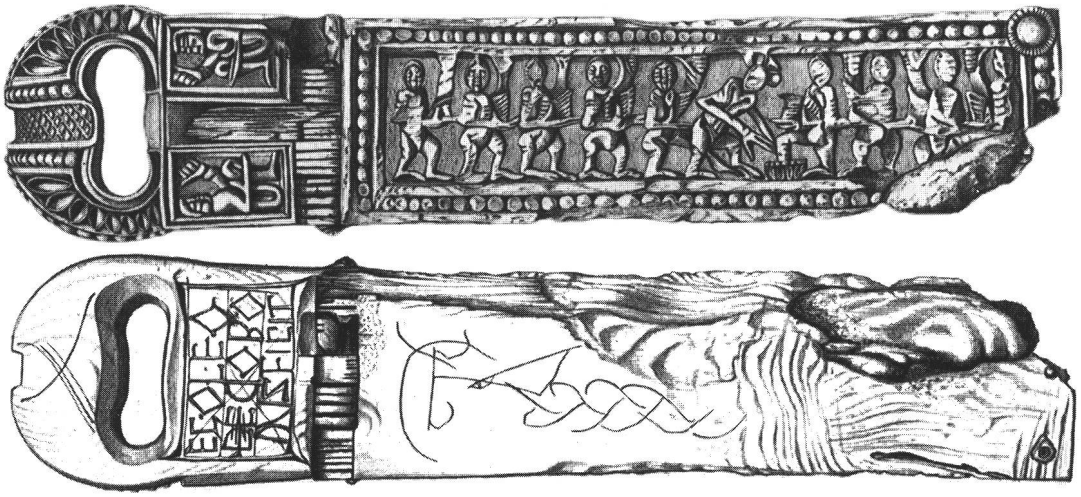
Abb. 11
Szenen aus der Geschichte des Jonas; rechts ein Fischer. Vorderseite eines Sarkophags aus dem Friedhof im Vatikan (Città del Vaticano, Musei Vaticani). Vgl. Anm. 30.
Scènes de l'histoire de Jonas; à droite un pêcheur. Partie frontale d'un sarcophage provenant de la nécropole du Vatican.
Scene dalla storia di Giona; a destra un pescatore; lato principale di un sarcofago proveniente dalla necropoli vaticana.

Abb. 12 ►
Tanzende Nereiden auf einem Steinrelief (60 x 52 cm) des 5. Jahrhunderts aus Heracleopolis Magna in Ägypten. Vgl. Anm. 27.
Néréides dansantes sur un relief en pierre du 5e siècle apr. J.-C. provenant de Heracleopolis Magna en Egypte.
Nereidi danzanti su un rilievo del V secolo da Heracleopolis Magna in Egitto.

Abb. 13
Die Gürtelschnallen aus Augsburg St. Ulrich und Afra Grab 9 (1; aus Walrippe) und von unbekanntem Fundort im Römisch-Germanischen Museum Köln (2; aus Walrosszahn). M. 1:1. Vgl. Anm. 33.39.
Les plaques-boucles provenant de la tombe 9 de Saint Ulrich et Afra à Augsburg (1), et de provenance inconnue au Römisch-Germanisches Museum à Cologne (2).
Le fibbie di Augsburg S. Ulrich e Afra tomba 9 (1, da una costola di balena) e di provenienza sconosciuta ora al museo romano-germanico di Colonia (2, dal dente di un tricheco).



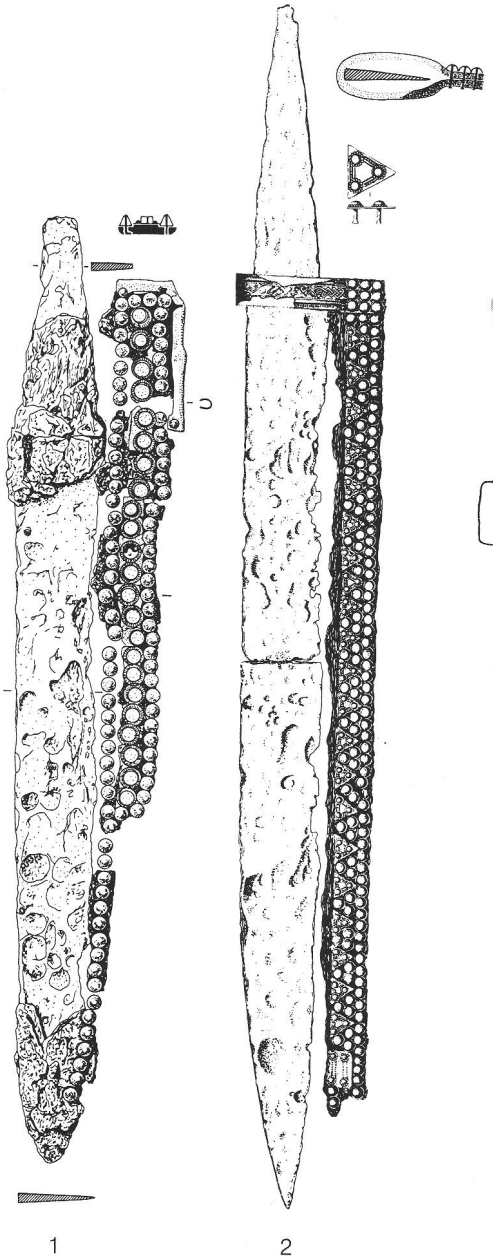
1



2

Abb. 14
Tabelle der Gürtelschnallen aus Bein (und anderen organischen Materialien) der Gruppe C; darüber zum Vergleich die entsprechenden Angaben zu je sieben Exemplaren der Gruppe A bzw. Gruppe B. Vgl. Anm. 41.
Tableau des plaques-boucles en os (et en autres matières organiques) du groupe C. En haut, en comparaison, les données concernant sept exemplaires des groupes A et B.
Lista delle fibbie in osso (e altri materiali organici) del gruppo C; a confronto le indicazioni corrispondenti relative a sette esemplari dei gruppi A e B.

Gruppe	Anzahl der Belege bzw. Fundorte	Scharnier		Abmessungen des Beschlags (in cm)			Niete			Figürliche Darstellungen und Zierelemente		
										Beschlag		Bügel
		3 Steg-paare	2 Steg-paare	Breite	Breite in % der Länge	Länge	Vorderes Ende	Mitte	endständig	Mittelfeld	Rahmen/Fries	
A1	3 Exemplare	x x x		4,2–5,3	73%–81%	5,2–7,3	–	–	3 (2x) 2 (1x)	Christogramm (1x) Kreuz mit Alpha und Omega (1x) Greif (1x) Kreisaugen (1x) Grab Christi (1x)	Randtiere (2x) Kerbband (2x) Kreisaugen (1x) Eierstab (1x)	Rippen (2x) Kerbband (2x) Kreisaugen (2x) Weinranke (1x) Eierstab (1x)
A2	4 Exemplare		x x x x	4,2–5,2	ca. 50%–63%	> 7,7–8,2	–	–	3 (3x) 2 (1x)	Christus mit Petrus u. Paulus (1x) Kreisaugen (1x) unverziert (1x)	Kreisaugen (2x) Kerbband (1x) unverziert (1x)	Kreisaugen (1x) unverziert (1x)
B	7 Exemplare	x	x x x x x x	6,0–8,0	59%–74%	9,5–11,0	2 (1x) 3 (1x)	2 (1x) 3 (2x)	3 (5x)	Greifen (3x) »Oranten« (3x) Kreuz (2x)	Greifen (2x) Victorien m. clipeus (1x) Kreisaugen (1x) **Flechtband** (1x)	Rillen (3x) Kreisaugen (1x) Kerbband (1x) **Tierfüsse** (1x)
C	Vevey, St.-Martin Grab 659		x	5,4	38%	14,2	**2**	**2**	**3**	Jonas-Szenen; Nereiden	Längsrillen	**Flechtband**
	Poitiers		?	?	?	?	?	?	?	Jonas-Szenen	Längsrille(n)	?
	Augsburg, St. Ulrich und Afra Grab 9		x	2,9	47%	6,2	**2**	**2**	**3**	Jonas-Szene	Perlleiste	Perlleiste; Blätter; **Flechtband**
	Fundort unbekannt (Leodobodus-Schnalle)		x	2,7	28%	9,8	–	–	**2**	Fusswaschung Petri durch Christus; Akklamation Christi	Perlleiste	Perlleiste; Blätter



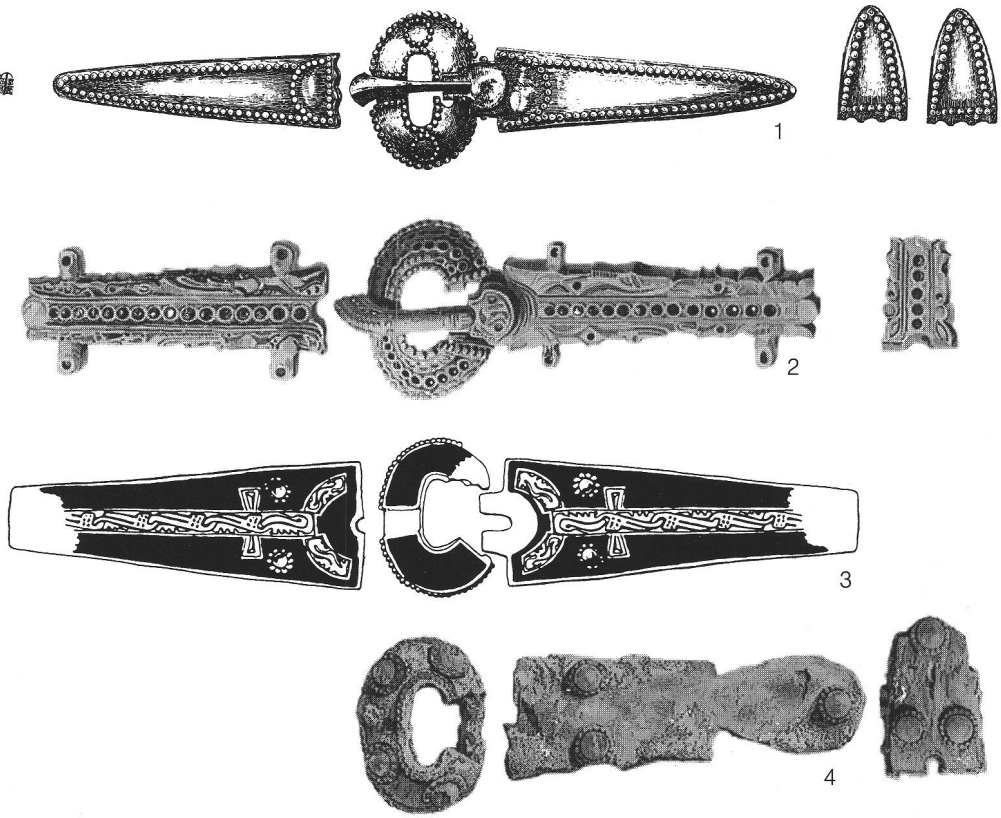
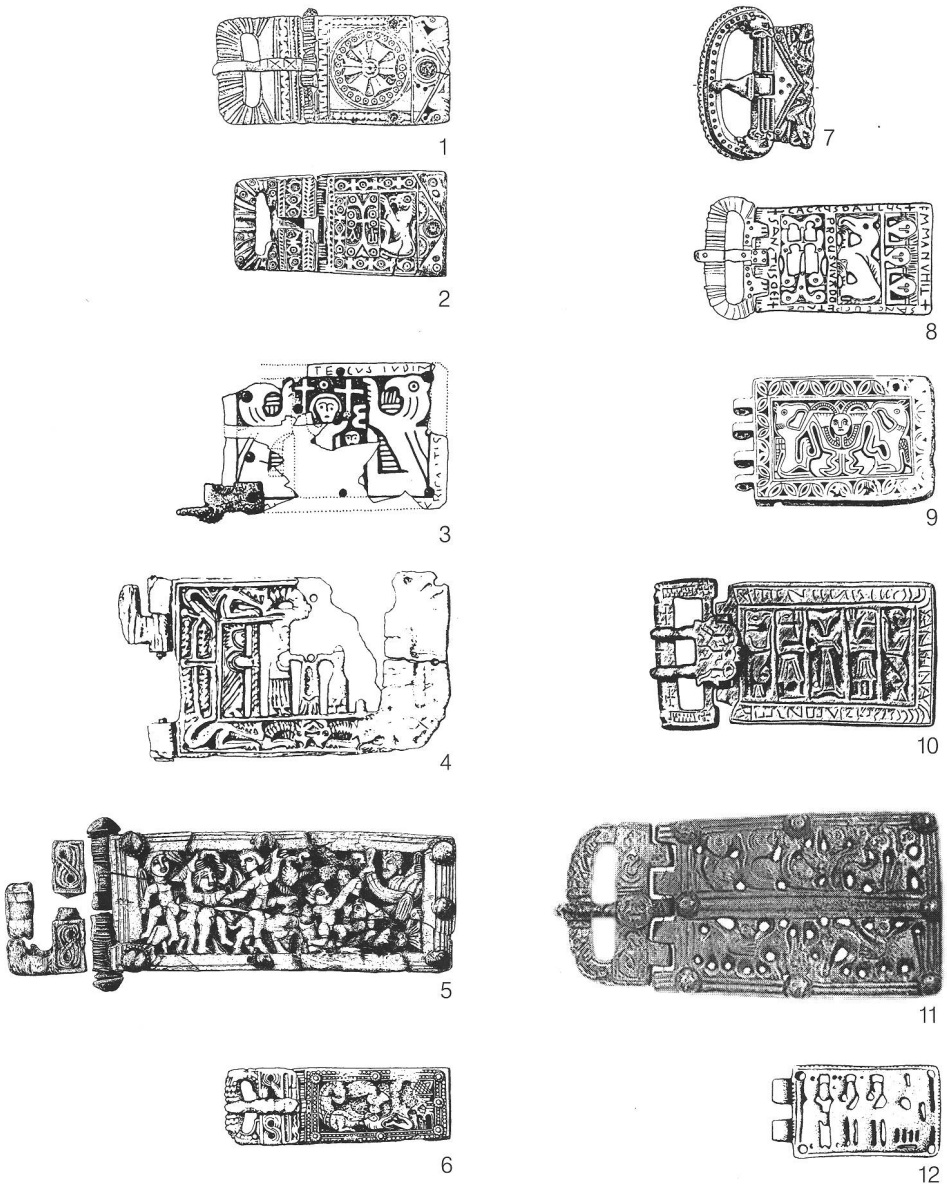


Abb. 15
Die Saxe aus Grab 9 von Augsburg St. Ulrich und Afra (1) und aus dem Grabfund von Rommelshausen (2) mit ihrem Scheidenbesatz aus silbernen (1) bzw. bronzenen (2) Nieten. M. 1:4. Vgl. Anm. 45.47.
Les saxes de la tombe 9 de Augsburg Saint Ulrich et Afra (1) et de Rommelshausen (2) avec leurs fourreaux aux rivets respectivement en argent (1) et en bronze (2).
I scramasax della tomba 9 di Augsburg S. Ulrich e Afra (1) e della tomba di Rommelshausen (2) con le relative decorazioni delle guaine composte da chiodini d'argento (1) e di bronzo (2).

Abb. 16
Gürtelschnallen aus Bronze (1.2) und tauschiertem Eisen (3.4) mit Perlleiste an der Basis des Schnallenbügels: 1 Neuchâtel-Serrières-Les Battieux, 2.4 Charnay (Dép. Saône-et-Loire), 3 Bavois. M. 1:2. Vgl. Anm. 58.
Plaques-boucles en bronze et en fer damasquiné comportant un fil perlé à la base de la boucle.
Fibbie di cintura in bronzo, rispettivamente in ferro con decorazione ageminata, che recano una fascia perlata sulla base dell'arco.

Abb. 17
Gürtelschnallen aus Bein (1-6) und ihnen entsprechende bzw. nahestehende Gürtelschnallen aus Bronze (7-12) in zeitlicher Reihenfolge. 1 Bierry-les-Belles-Fontaines (Dép.Yonne), 2 Issoudun-Saint-Cyr (Dép. Indre), 3 Les Angles-Saint-Etienne de Candau (Dép. Gard), 4 Wahlern-Elisried BE (Grab 33), 5 Vevey-Saint Martin VD (Grab 659), 6 Augsburg St. Ulrich und Afra (Grab 9), 7 Samson (Prov. Namur), 8 Fondremand (Dép. Haute-Saône), 9 Pampigny VD, 10 Lussy FR, 11 Castelferrus (Dép. Midi-Pyrénées), 12 Leeuwarden (Friesland). M. 1:3. Vgl. Anm. 62.
Evolution chronologique des plaques-boucles en os (1-6) ainsi que de leurs parallèles en bronze (7-12).
Fibbie in osso (1-6) e i corrispondenti in bronzo (7-12) in ordine cronologico.

Abb. 18
Tabellarische Übersicht über die Form- und Zierelemente von fünf grossen Reliquiar- und Gürtelschnallen aus Bronze. Vgl. Anm. 63.
Tableau synthétique des éléments formels et ornementaux de cinq grandes plaques-boucles en bronze.
Tabella con il riassunto degli elementi formali e decorativi di cinque grandi fibbie di cintura in bronzo.



Greifen oder schliesslich Christus zwischen Petrus und Paulus (Abb. 17,1-4). Bei Gruppe C sind nunmehr richtige Szenen, denen selbstverständlich ebenfalls symbolische Bedeutung zukam, wiedergegeben, wobei derzeit wie in frühchristlicher Zeit (s.o) Jonasbilder von neuem oder noch immer am beliebtesten sind.

Fassen wir in diesem Unterschied zwei gleichzeitige, aber landschaftlich bzw. kulturell verschiedene oder etwa »nur« zwei zeitlich differierende, d.h. aufeinanderfolgende Auffassungen der Bildgestaltung und des Sinngehalts dieser Bilder im frühmittelalterlichen Gallien und damit im damaligen Merowingerreich? Dies scheint mir ein nicht unwichtiger Fragenkreis zu sein, der hier nicht weiterverfolgt werden kann. Immerhin soll der vorrangigen Frage nach der Zeitstellung dieser beiden »Bilderwelten« – conditio sine qua non für jeden Lösungsvorschlag – an dieser Stelle nicht ausgewichen werden.

Unter den Funden der Gruppe C stellt weiterhin Grab 9 von Augsburg St. Ulrich und Afra das einzige geschlossene und zugleich chronologisch auswertbare Fundensemble. Der längs dem rechten Bein des Toten mitgegebene Sax (Abb. 15,1) ist mit seiner 38 cm langen Klinge kein »Kurzsax«[45], wie wir ihn aus dem 6. Jahrhundert gut kennen, sondern entspricht grössenmässig Saxen, wie sie im mittleren Drittel des 7. Jahrhunderts in den Boden kamen[46]. Der Scheidenbesatz der Augsburger Waffe lässt sich bestens mit dem eines grösseren Saxes (Klingenlänge etwa 48 cm) aus Rommelshausen (Württemberg) vergleichen (Abb. 15,2)[47], an dem überdies wie in Augsburg keine grossen Saxscheidenniete mehr vorhanden sind[48]! Zwischen den beiden Saxen können keine Jahrzehnte liegen. Nun gehört aber, wie bereits R. Roeren sah[49], der Rommelshausener Grabfund ins späte 7. Jahrhundert, nach R. Christleins Gürtelchronologie in Schicht 4 (ab 670/80)[50], womit auch der Träger der Augsburger Jonasschnalle, entgegen J. Werners Ansicht[51], kaum vor der Mitte des 7. Jahrhunderts verstorben sein kann; aufgrund seiner weiteren Beigaben (u.a. Sporen) und seines hervorgehobenen Bestattungsplatzes dürfte er sich im Leben kaum mit einer jahrzehntealten Gürtelschnalle geschmückt haben.

Was die neugefundene Leodobodus-Schnalle (Abb. 13,2) angeht, so können hier nur wenige Bemerkungen gemacht werden: Besonders auffällig scheint mir, wie in starkem Gegensatz zu den Schnallenreliefs aus Vevey und Poitiers die Figuren der dargestellten Szene – Christus bei der Fusswaschung Petri und die akklamierenden Apostel an ihren Seiten und auf dem Schnallenbügel beidseits des verlorenen Dorns, auf dessen Basis man sich gerne ein Kreuz vorstellen möchte – ungewöhnlich starr und dünn wirken. Von den Verflechtungen der in Vevey und Poitiers

Fundorte	Scharnier		Abmessungen des Beschlags (in cm)			Niete			Figürliche Darstellungen und Zierelemente		
									Beschlag		Bügel
	3 Stegpaare	2 Stegpaare	(mittlere) Breite	Breite in % der Länge	Länge	Vorderes Ende	Mitte	endständig	Mittelfeld	Rahmen/Fries	
Olius (Prov. Lérida)	x		6,9	63%	11	**3**	**3**	**3**	2 Szenen: Anbetung der Magier; Dioskuren	**Flechtband**	?
Castelferrus (Dép. Midi-Pyrénées)	x		7,0	61%	11,4	**3**	**2**	**3**	2 Szenen: Anbetung der Magier; Dioskuren	Längsrillen	4 (?) Tiere; Maske
Bavans (Dép. Doubs)	x		6,9	63%	11,4	**3**	**3**	**3**	6 Szenen: u.a.: Abrahams Opfer; Adam und Eva; Meerwurf des Jonas	**Flechtband**	2 Greifen; 2 Vögel (?); Monogramm
Saint-Quentin (Dép. Aisne)	x		7	53%	13,3	**3**	**2**	**3**	Christus in Clipeus, gehalten von 4 Victorien	**Flechtband**	4 (?) Tiere; Maske
Einville-au-Jard (Dép. Meurthe-et-Moselle)	x		5,9	52%	11,4	**2**	**4**	**3**	Segnung von 2 Klerikern (?)	Weinranke	4 (?) Tiere

überlieferten Szenen ist nichts (mehr?) zu verspüren. Vor allem aber die Herstellerinschrift mit ihren späten Buchstabenformen (eckiges C und O, verlängerte Hasten)[52] und dem »Namenelement LEO-/LEVD-«, das »im 7./8. Jahrhundert (und wohl auch schon früher) als Erstglied sehr beliebt gewesen zu sein«[53] scheint, spricht für eine doch späte Datierung dieser Schnalle ans Ende der derzeitigen Reihe von Beinschnallen unserer Gruppe C, also frühestens ins mittlere 7. Jahrhundert, eher noch später[54].

Mit ihren geringen Gürtelbreiten von 2,9 bzw. 2,7 cm entsprechen Jonasschnalle und Leodobodus-Schnalle (Abb. 13) im grossen ganzen jüngeren dreiteiligen und mehrteiligen Gürtelgarnituren der Männertracht[55], die dem mittleren 7. Jahrhundert angehören[56]. Zulässig scheint mir dieser Quervergleich aufgrund eines weiteren gemeinsamen Merkmals: Ausgerechnet an diesen seltener bronzenen, meist jedoch eisernen Garnituren treten in der Burgundia – übrigens auch an zeitgleichen Gürtelschnallen der dortigen Frauentracht (sog. A-Garnituren)[57] – entlang der Auflagekanten ihrer Bügel ebenfalls Perlleisten auf (Abb. 16)[58], was auf engere zeitliche Zusammenhänge im mittleren 7. Jahrhundert schliessen lässt.

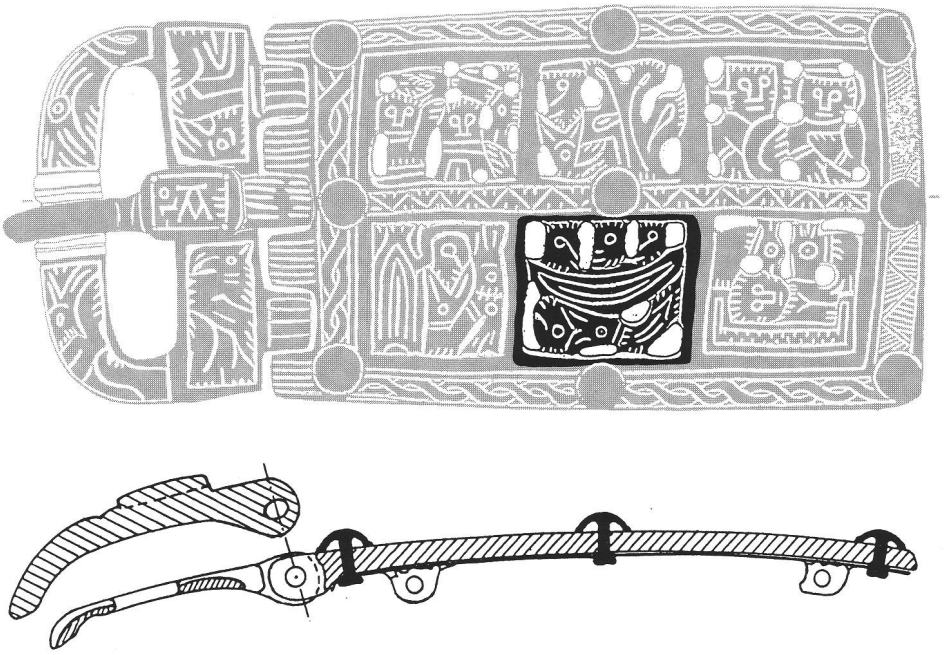
J. Werner begründet die Schmalheit der hier diskutierten beiden Schnallen allein mit der Beschaffenheit des Herstellungsmaterials (Walrosszahn und Walrippe), das kaum grössere Breiten zulasse, und möchte kein zeitliches Indiz, d.h. keinen zeitlichen Unterschied zu breiteren Beschlägen aus anderem Material ableiten[59]. Dieser Schluss erscheint mir nicht statthaft: Erlaubte bei der Anfertigung eines Objekts ein bestimmter Werkstoff nicht die gewünschte Grösse, so wurde er eben nicht verwendet. Solange mehrere Materialien – und dies war der Fall – zur Verfügung standen, musste sich das »Kunstwollen« nicht dem Diktat des Werkstoffs beugen[60].

Dass zwischen den aus Bein (und verwandten Materialien) und den aus Bronze verfertigten Rechteckbeschlägen mit christlichen Bildmotiven enge und auch formale Zusammenhänge existierten[61], mögen schliesslich Grössenvergleiche zwischen Beinschnallen und entsprechend verzierten Bronzeschnallen, aufgereiht nach ihrer zeitlichen Abfolge, augenfällig machen (Abb. 17)[62]: In ihren Abmessungen und Proportionen – also keineswegs etwa nur mit ihren Bildthemen – machen die Beschlagplatten aus Bein und Bronze im grossen ganzen dieselbe Entwicklung durch.

Bei der Suche nach bronzenen Gegenstücken zu den schmalen »Beinschnallen« unserer jüngsten Gruppe C entstehen allerdings Schwierigkeiten. Ausser dem für Abbildung 17,12 mehr oder weniger aus Verlegenheit gewählten Beschlag aus Leeuwarden, der zwar – nicht zufällig – eine wirkliche Szene (Anbetung der Magier) aufweist, aber mit seiner Grösse (3,6 cm breit, 6,5 cm lang), seiner Laschenkonstruktion und den vier echten Ecknieten von allen anderen Schnallen, was angesichts des exzentrischen Fundorts in Friesland nicht wundert, stark abweicht, bleibt uns eigentlich als verwandte Schnallenserie nur die Reihe der bekannten fünf grossen Reliquiar- und Gürtelschnallen aus Olius (Prov. Lérida), Castelferrus (Dép. Midi-Pyrénées), Bavans (Dép. Doubs) (Abb. 19), Saint-Quentin (Dép. Aisne) und Einville-au-Jard (Dép. Meurthe-et-Moselle)[63]. Wie der Tabelle Abbildung 18 zu entnehmen ist, entspricht diese Serie, was ihre auffallend einheitlichen Abmessungen und Proportionen angeht, in etwa den grössten Beinschnallen der Gruppe B oder übertrifft sie um ein geringes. Mit ihren Nieten und den auffälligen Zierhauben sowie ihren Flechtbandmotiven, vor allem jedoch durch ihre bildlichen Darstellungen sind sie, trotz grösserer Gürtelbreite, enger noch mit den Beinschnallen unserer Gruppe C verwandt. Bis auf die in einem Clipeus das Bild Christi (?) tragenden vier Victorien der Reliquiarschnalle von Saint-Quentin sind überall Szenen wiedergegeben, in zwei Fällen sogar zwei und einmal gleich sechs Szenen: Wie in Leeuwarden (Abb. 17,12) finden wir zweimal die Magier vor Maria mit dem Christuskind und einmal, unter den sechs Bildern der Schnalle von Bavans (Abb. 19), auch Jonas, wie er vom Seeungeheuer verschlungen wird. Die früher, zur Zeit der Beinschnallen der Gruppe B und der entsprechenden Bronzeschnallen so beliebten, als Wächter des Kreuzes im Mittelfeld oder auf dem Rahmen des Beschlags eingesetzten Greifen (Abb. 14; 17,2-4.8) werden nun, zusammen mit anderen Tierfiguren, auf den Schnallenbügel verbannt.

Diese reich dekorierten und aufgrund ihrer

Abb. 19
Die bronzene Gürtelschnalle von Bavans (Dép. Doubs) mit sechs Szenen aus dem Alten und Neuen Testament; unten Mitte die Jonasszene. M. 3:4. Zeichnungen Chr. Tchirakadzé. Vgl. Anm. 63
La plaque-boucle en bronze de Bavans (Doubs) qui comporte six scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en bas au milieu celle de Jonas.
La fibbia bronzea di Bavans (Dép. Doubs) con sei scene dell'Antico e del Nuovo Testamento; in basso al centro la scena di Giona.



einzelnen bzw. mehreren Szenen gleichsam erzählfreudigen fünf Gürtelschnallen und einige ähnliche »Einzelstücke« wie z.B. die Reliquiarschnalle aus Grab 8 von Augsburg St.Ulrich und Afra[64] mit ihrem altertümlichen Symboldekor und die eine längere Inschrift tragende, gesprächige Landelinus-Schnalle aus Ladoix-Serrigny (Dép. Côte-d'Or)[65] bilden zusammen mit unseren schmaleren Beinschnallen der Gruppe C die spätesten Gürtelverschlüsse mit figürlich verzierten Rechteckplatten, die uns aus dem frühen Mittelalter überliefert sind. Man muss sich fragen, ob auch sie genau so wie die älteren, im 5. und 6. Jahrhundert üblichen Serien aus Bronze oder Bein nicht nur von Klerikern, sondern auch in der weiblichen Gürteltracht der Burgundia und angrenzender Landschaften getragen wurden. Dort kamen nämlich in der Frauentracht seit dem späteren 6. Jahrhundert hauptsächlich eiserne, oft tauschierte Gürtelschnallen mit Rechteckplatte in Mode, die dann im mittleren 7. Jahrhundert zu trapezförmigen, oft profilierten Beschlägen umgeformt wurden[66]. Bronzene Schnallen mit figürlich verzierten Beschlagplatten dieser jüngeren Form sind jedenfalls nicht bekannt. Nicht zuletzt auch angesichts der geographisch überaus weiten Streuung unserer in Abbildung 14 unten und in Abbildung 18 aufgelisteten späten Exemplare ist gut denkbar, dass diese letzten Serien, in der Zeit nach 600, aufgrund starker kirchlicher Tradition nur noch von Klerikern getragen und vielleicht auch ganz von ihnen hergestellt worden sind[67]. Sollte sich in dieser Zeit die geistliche Gürtelmode tatsächlich unabhängig von der weiblichen weiterentwickelt haben, so würde dies auch die, wie ich meine, engere Bindung an die männliche Gürtelmode des 7. Jahrhunderts erklären, trotz des traditionell beibehaltenen Rechteckbeschlags.

Diese Überlegungen sind, da uns insgesamt ja noch viel zuwenig über die einstigen Herstellungsorte, Verbreitungsgebiete und Träger dieser Gürtel bekannt ist, in erster Linie als Fragen zu verstehen. Jeder neue Fund, wie gerade auch der hier vorgelegte, bringt uns ein Stück weiter. Trifft es zu, dass die Schnalle von Vevey einst von einer Frau getragen und ins Grab mitgenommen wurde[68], so könnte diese Dame – beim derzeitigen Kenntnisstand – eine der letzten gewesen sein, die noch im mittleren (?) 7. Jahrhundert ihren Gürtel, einer fast zwei Jahrhunderte alten Tradition folgend, mit einer Beinschnalle mit rechteckiger Beschlagplatte schmückten.

Max Martin

Notes anthropologiques sur les restes humains de la tombe 659

par Christian Simon

Conservation

Le squelette est presque complet. Au niveau crânien seule la face est endommagée. Le squelette post-crânien est entier, avec cependant l'absence de l'épiphyse distale gauche de l'ulna; les scapula et le sacrum sont fragmentaires.

Sexe et âge

Il s'agit d'un squelette féminin avec un indice de sexualisation de -0,42. Le crâne est de morphologie gracile, bien que l'ossature post-crânienne soit un peu plus robuste. L'âge est d'environ 48 ans. Les sutures crâniennes sont presque toutes ouvertes mais la symphyse pubienne ainsi que la cavité médullaire du fémur sont au stade III de Nemeskéri, la cavité médullaire de l'humérus est au stade IV. D'autre part l'abrasion dentaire est assez importante.

Description du crâne

Le crâne est moyennement robuste avec des insertions musculaires peu marquées. A. Norma facialis: les os malaires sont robustes. La face est plutôt longue et l'ouverture nasale semble moyenne.

B. Norma lateralis: le front est haut avec des bosses frontales bien marquées. La glabelle est très effacée et les arcades sourcilières peu apparentes. La courbe crânienne est moyennement élevée et l'occipital très arrondi. Les apophyses mastoïdes sont fortes et les crêtes sus-mastoïdiennes peu développées.
C. Norma verticalis: le crâne est moyennement allongé (mésocrâne), sa forme est ovoïde avec des bosses pariétales peu marquées.
La mandibule est assez robuste avec des insertions musculaires marquées à l'angle mandibulaire. Le menton est peu développé et arrondi, l'arcade dentaire de faible dimension. La branche montante est petite avec une échancrure sygmoïde peu profonde.
La dentition est très incomplète. De la denture du maxillaire supérieur sont présentes les incisives et la canine gauche ainsi que la seconde molaire droite. On observe une résorption alvéolaire des premières molaires et des prémolaires gauches et droites. La denture de la mandibule est presque complète mais quelques dents sont absentes et nous observons un important abcès au niveau de la seconde prémolaire gauche. Les dents sont petites et assez usées. Sur les quelques molaires présentes nous avons observé quelques traces de l'extension radiculaire de l'émail (Pedersen stade 4). Nous savons que dans les populations mongoloïdes, ce caractère apparaît fréquemment. Le professeur Sauter, en 1960, avait trouvé une forte fréquence de ce caractère à Saint-Prex et en avait déduit un apport asiatique dans cette population, à mettre en relation avec les contacts entre Huns et Burgondes.

Squelette post-crânien

L'ossature du membre supérieur est peu robuste, le membre inférieur l'est encore moins avec des insertions musculaires peu marquées. On note la présence de facettes d'accroupissement sur l'épiphyse distale du tibia, ce qui indique une fréquente position accroupie. La stature est grande (166 cm). La proportion des membres indique un avant-bras moyennement allongé par rapport au bras (indice brachial 73-75) et des jambes longues par rapport au tronc (indice intermembral 64-65).

Les données descriptives que nous venons d'énumérer indiquent une morphologie crânienne assez semblable à ce que nous retrouvons à cette période en Suisse romande, par contre le squelette post-crânien avec sa morphologie élancée et peu robuste ne cadre pas avec ce que nous connaissons des femmes mérovingiennes dans notre région. De même la présence d'extension radiculaire de l'émail montre également un caractère plus fréquent chez les Burgondes. Il semble apparaître chez cette femme des caractères un peu différents de ce que l'on trouve généralement dans la région. Avant d'avoir la certitude d'être en présence d'une femme étrangère, il faudra faire une étude plus poussée en intégrant cette femme aux autres mérovingiennes de Saint-Martin pour savoir si elle s'intègre bien à la population ou non.

Bibliographie

G. Ascádi et J. Nemeskéri, History of Human Life Span and Mortality. Budapest 1960.

C. Simon, Nécropole de Sézegnin (Avusy, Genève), nécropole de Thoiry (Ain, France). Etude anthropologique et paléodémographique. Archives suisses d'anthropologie générale 46, 1982, 77-174.

M.-R. Sauter et P. Moeschler, Caractères dentaires mongoloïdes chez les Burgondes de la Suisse occidentale (Saint-Prex, Vaud). Archives des Sciences 13, 1960, 387-426.

1 La fouille a été menée, sous la direction scientifique de Peter Eggenberger, par Heinz Kellenberger, Alain Müller, Philippe Jaton et le soussigné. Nous devons adresser nos plus vifs remerciements à la Municipalité et à la Commune de Vevey, dont l'appui financier et l'intérêt manifesté tout au long des travaux nous ont été un précieux encouragement.

2 H. Büttner und I. Müller, Frühes Christentum im schweizerischen Alpenraum. Einsiedeln-Zürich-Köln 1967, 61 et 89.

3 Voir infra et la note 19.

4 Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Lausanne. Lausanne 1948, 13, 411 et 413 (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, troisième série, tome III).

5 Catherine Kulling, Vevey: Eglise Saint-Martin. Données documentaires (antérieures à 1700). Rapport dactyl., tome I, Texte, 46-56.

6 Carte nationale 1264, coordonnées: 554.550/145.810.

7 S. Martin-Kilcher, Das keltische Gräberfeld von Vevey. JbSGUF 64, 1981, 107-156.

8 F. P. Magoun, An English pilgrim-diary of the year 990. Mediaeval Studies 1940, 231-252, en partculier 245.

9 Voir par exemple B. Privati, La nécropole de Sézegnin (IVe-VIIIe siècle). MDG 10, Genève-Paris 1983, 55-59; D. Weidmann, JbSGUF 65, 1982, 234-236; AS 3, 1980, 172 (Nyon).

10 Voir C. Bonnet, Les premiers édifices chrétiens de la Madeleine à Genève. Etude archéologique et recherches sur les fonctions des constructions funéraires. MDG 8, Genève 1977, 78-86 et 101-114; Ch. Bonnet et B. Privati, Saint-Gervais à Genève. AS 14, 1991, 205-211; J. Bujard, L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex. Genava 38, 1990, 29-66; H. J. Lehner, Die Ausgrabungen von Sitten »Sous-le-Scex«. AS 10, 1987, 145-156. Les fouilles de l'église de Saint-Prex seront prochainement publiées par P. Eggenberger et Ph. Jaton; sur Donatyre: H. R. Sennhauser, L'église primitive et le haut Moyen Age en Suisse. Archéologia 66, 1974, 29; sur Lausanne-Saint-Etienne: M. Grandjean, La ville de Lausanne. Les monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud, t. I, Bâle 1965, 258-259.

11 Voir par exemple Privati (note 9) 58.

12 Bonnet (note 10) 78-86.

13 Les observations anthropologiques ont été faites par Christian Simon, dont le rapport est livré en annexe à cet article.

14 Recherches inédites (mémoire de licence) de l'auteur sur la documentation déposée aux archives des Monuments historiques de l'Etat de Vaud. Voir aussi D. Weidmann, JbSGUF 59, 1976, 274-276; ibid. 63, 1980, 253 (Dully); ibid. 65, 1982, 234-236; AS 3, 1980, 172 (Nyon).

15 M. Martin, Bemerkungen zur frühmittelalterlichen Knochenschnalle eines Klerikergrabes der St. Verenakirche von Zurzach (Kt. Aargau). JbSGUF 71, 1988, 161-177, en particulier 174.

16 Ainsi la tombe de Zurzach est un simple contenant en bois déposé à l'extérieur de l'église. Martin (note 15) 161. A Monnet-la-Ville F, la plaque-boucle reliquaire en bronze a été trouvée dans une tombe en pleine terre qui ne paraît pas particulièrement mise en évidence dans les rangées du cimetière; voir C. Mercier et M. Mercier-Rolland, Le cimetière burgonde de Monnet-la-Ville (Jura). Annales littéraires de l'Université de Besançon 156, Paris 1974, 39.

17 M.-R. Sauter, Quelques contributions de l'anthropologie à la connaissance du haut Moyen Age. Mélanges offerts à Paul-Edmond Martin. MDG 40, Genève 1961, 1-18.

18 On ne peut pas non plus tirer d'enseignements d'une éventuelle appartenance à l'hérésie arienne et, partant, de la signification de la présence de cette tombe dans une église. L'adhésion globale des Burgondes à cette confession n'est en effet pas prouvée. Nous remercions Max Martin pour ses précieuses remarques critiques à ce sujet.

19 Voir en dernier lieu D. Weidmann, Rev. hist. vaud. 1985, 144-145. Les découvertes les plus importantes ont été faites lors de la construction de la ligne de chemin de fer en 1860. Le Dictionnaire historique du canton de Vaud d'E. Mottaz (Lausanne 1914-1921, vol. 2, 763) mentionne cette église du haut Moyen Age, mais à ce jour il ne nous a pas été possible d'identifier sa source. Signalons encore que lors de l'aménagement d'un sous-sol dans les annexes et une partie du choeur de l'église, à la fin du siècle dernier, plusieurs tombes en dalles ou en murets ont été découvertes. Nous n'en avons que quelques photographies qui ne permettent pas une localisation précise dans la plupart des cas. Avec certitude on peut reconnaître une tombe à fond dallé et parois maçonnées, orientée nord-sud ou sud-nord (le squelette n'est pas visible) et située en tangente de l'abside centrale romane qui la perturbe; cette tombe paraît aménagée dans un remblai contenant de la démolition; plus à l'est et à une plus grande profondeur se distingue un caisson dallé, orienté ouest-est (Archives cantonales vaudoises, cote AMH/A 173/2; Archives du Musée du Vieux-Vevey).

20 Zur Konstruktion und Lage des Grabes zu den übrigen Bestattungen siehe oben.

21 Für die Einladung, die im Jahre 1990 entdeckte, prachtvolle Gürtelschnalle aus Vevey-Saint-Martin antiquarisch und kulturell einzuordnen, danke ich D. Weidmann, archéologue cantonal, Lausanne, sehr herzlich.

22 Die Gürtelschnalle dürfte erst sekundär, beim Abrutschen zur linken Hüfte hin, die Armknochen überlagert haben.

23 »Après examen d'un fragment de la plaque de la tombe 659, le Dr. Louis Chaix, archéozoologue au Museum d'histoire naturelle de Genève, estime qu'elle provient probablement de la ramure d'un élan (selon son aimable communication du 21 mai 1991)« (freundliche Mitteilung D. Weidmann).

24 Vgl. etwa die statistischen Angaben bei Th. Klauser, Jahrb. f. Antike und Christentum 4, 1961, 128ff., bei J. Speigl, Römische Quartalsschr. f. christl. Altertumskunde u. Kirchengesch. 73, 1978, 1-15 und J. Guyon, in: F. Hinard (Hrsg.), La mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain. Actes Colloque Caen 1985 (1987) 293-309, bes. 300. – Grössere Zusammenstellungen der bildlichen Zeugnisse u.a. bei: G. Wilpert, Le pitture delle catacombe romane (1903); ders., I sarcofagi cristiani antichi 1 (1929), 2 (1932); J. Engemann, Untersuchungen zur Sepulkralsymbolik der späteren römischen Kaiserzeit (1973) 70ff. – Vgl. ferner Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie 7,2 (1927) 2572ff. s.v. Jonas (H. Leclercq) und Lexikon der christlichen Ikonographie 2 (1970) 414ff.

25 Das Geschlecht der Figuren ist nicht mit Sicherheit zu bestimmen, doch kommt angesichts der Nacktheit nur weibliches Geschlecht in Frage.

26 Vgl. z.B. das in Abb. 10 wiedergegebene Sarkophagrelief: Wilpert (Anm. 24, 1929) Taf. 54,3; Engemann (Anm. 24) Taf. 33,c. – Ein zweites Beispiel bei Wilpert Taf. 88,7 bzw. Engemann Taf. 36.

27 Abb. 12 nach K. Weitzmann (Hrsg.), The Age of Spirituality. Ausstellungskat. New York 1977 (1979) 172 Nr. 151; vgl. auch ähnliche Darstellungen ebd. Farbtafel 4 (Nr. 150).

28 B. Boissavit-Camus, in: Romains et Barbares entre Loire et Gironde – IVe-Xe siècles. Ausstellungskat. Poitiers (1989) 91f. mit Abb.; auch abgebildet in Gallia 29, 1971, 271 m. Abb. 37 (Länge noch 9 cm, Breite noch 3,8 cm, Dicke 1 cm).

29 Von dem ursprünglichen, länglichen Gürtelbeschlag, dessen hinteres (geschlitztes!) Ende abgebrochen sein mag, wurden die oberen und unteren Längskanten bis zum Relief, das mit jetzt knapp 4 cm Höhe das ursprüngliche Mass bewahrt haben dürfte, weggeschnitten; ein Niet an der vorderen, teilweise erhaltenen Schmalseite ist ebenfalls sekundär. An der anderen Schmalseite wurde aus der kompakten (einst nicht reliefierten) Basis der Platte ein rechteckiger, an den Oberkanten leicht abgeschrägter Zapfen herausgeschnitten, wohl um das Relieffragment in einem grösseren Objekt (Kasten, kleineres Möbel o.ä.) einsetzen zu können; vgl. den ähnlichen Zapfen eines Elfenbeinreliefs aus Karthago: W.F. Volbach, Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters (1976[3]) 128 und Taf. 100. Dieser Zweitverwendung dürften auch die Reste zweier Nietlöcher (am Zapfen bzw. an der oberen Kante des Fragments) angehören. – Der Name des in einem Graffito auf der Rückseite des Beschlags als Besitzer der Schnalle bezeugten BAVDOALDVS ist übrigens auch auf einer Grabplatte aus dem Kastellfriedhof von Kaiseraugst bezeugt: M. Martin, Das spätrömisch-frühmittelalterliche Gräberfeld von Kaiseraugst, Kt. Aargau. Textband A (1991) Abb. 123, 3.

30 Abb. 11 nach Wilpert (Anm. 24, 1929) Taf. 9,3; ein weiteres Beispiel ebd. Taf. 59,3.

31 Vgl. Anm. 28 und die ebd. zitierte Literatur.

32 Nur drei Belege bei Wilpert (Anm. 24, 1932) 221f. und Abb. 138.139; es handelt sich um eine Katakombenmalerei und eine gravierte Grabplatte aus Rom sowie ein Sarkophagrelief aus Marseille-Saint-Victor (vgl. dazu Werner, Anm. 33, 176 und Abb. 1).

33 J. Werner, Die Ausgrabungen in St. Ulrich und Afra in Augsburg 1961-1968 (1977) 20.178.275ff. und Abb. 9; 14,1 sowie Taf. 46,1; 85,1.

34 Vgl. dazu z.B. Lexikon der christlichen Ikonographie 2 (1970) 414ff. s.v. Jonas sowie Reallexikon zur byzantinischen Kunst 3 (1978) 647ff. s.v. Jonas (K. Wessel).

35 Man wird wohl kaum vermuten wollen, dass diese Figuren den in Ninive herrschenden Ungeist und die dortige Lasterhaftigkeit – an hervorgehobener Stelle auf der Beschlagplatte und den meisten Raum einnehmend – verkörpern sollten.

36 Werner (Anm. 33) 287ff. (Nrn. 1-19).

37 M. Martin, JbSGUF 71, 1988, 161-177.

38 J. Lechmann-McCallion u. F.E. Koenig, JbSGUF 73, 1990, 160-166 und Abb. 6.

39 J. Werner, Die Beinschnalle des Leodobodus. Kölner Jahrb. f. Vor- u. Frühgesch. 23, 1990, 273-313 (mit weiteren Beiträgen anderer Autoren). Leider teilt der Verf. nicht mit, worauf sich seine bzw. die von ihm ebd. 273 geäusserte Vermutung stützt, wonach die Schnalle »wahrscheinlich... im «rheinischen Raum», vielleicht sogar in der Stadt Köln oder ihrer Umgebung gefunden« wurde. Höchst aufschlussreich sind die von J. Werner und Mitautoren mitgeteilten Materialbestimmungen, die für die Schnalle des Leodobodus Walrosszahn (ebd. 297ff.), für die Schnalle aus Augsburg (ebd. 301ff.) und höchstwahrscheinlich auch für die Schnalle aus Villaverde de Hito (ebd. 309ff.) Walrippe ergaben. Inwieweit diese Materialien auch bei anderen »Beinschnallen« verwendet wurden, muss im einzelnen noch geprüft werden; vgl. dazu auch Anm. 23.

40 Vgl. Martin (Anm. 37) Abb. 12. – J. Werner (Anm. 39) 286.288 wendet sich gegen die vom Verf. vorgeschlagene Spätdatierung der Augsburger Schnalle, ohne jedoch auf die zur Datierung und zeitlichen Verteilung der Gruppen A – C vorgebrachten Argumente einzugehen.

41 Unter A1 sind die Belege aus Bierry-les-Belles-Fontaines, Issoudun und Arles (Caesarius-Schnalle) aufgenommen, unter A2 diejenigen aus Trier (Domschatz), Kaiseraugst Grab 108, Bart-Courcelles Grab 20 sowie Basel-Aeschenvorstadt Grab 389, unter Gruppe B die Vorkommen von Zurzach Grab 153, Oberbipp, Wahlern-Elisried Grab 33, Chassey-les-Montbozon Gräber 110 und XX, Montplonne und Kallnach Grab 138; zu den Literaturnachweisen vgl. Werner (Anm. 33) und Martin (Anm. 37), zum Neufund aus Kallnach Anm. 38.

42 Zweifellos wird die künftige Vermehrung des Fundstoffs zu weiteren Untergruppen oder neuen Gruppierungen führen, doch muss – auch zur besseren Verständigung und keineswegs zum Zwecke des Schematismus – einmal ein Anfang gemacht werden.

43 Vgl. dazu bereits Martin (Anm. 37) 168ff. Anders Werner (Anm. 39) 286 (mit Anm. 48), der speziell für die perldrahtgefassten Niete (und ihre Imitationen) anhand donauländischer und nordischer Belege etwa des 3. Viertels des 6. Jahrhunderts ein offenbar allgemeines »Vorkommen dieses Zierelements bereits seit der Mitte des 6. Jahrhunderts« erschliessen möchte. Durchgehen wir jedoch z.B. das bei H. Zeiss, Die Grabfunde aus dem spanischen Westgotenreich (1934) gesammelte Material an westlichen bzw. mediterranen Gürtelbeschlägen, so wird deutlich, dass Niethauben und Zierniete erst nach dem 6. Jahrhundert üblich werden: vgl. ebd. Taf. 13,13.15.16.18-20; 15,1 (D-Beschlag aus Olius, s.u.).

44 Abbildungen bei Werner (Anm. 33) Taf. 85,2 und Werner (Anm. 39) Abb. 8,2. – Nur an dieser (Elfenbein-)Schnalle sind auch die klassischen Ziermotive der Weinranke und des Eierstabs zu finden.

45 Werner (Anm. 39) 286, Anm. 47; ders. (Anm. 33) 181 schrieb 1977, dass »der relativ breite und kurze Sax mit kurzer Griffangel... bei Vergleich mit einheimisch-alamannischen Hiebschwertern nicht jünger als die erste Hälfte des 7. Jahrhunderts« anzusetzen sei.

46 Martin (Anm. 37) 171f.

47 R. Roeren, Fundber. Schwaben N.F. 16, 1962, 146ff. mit Abb. 1 und Taf. K1; L1; M1.

48 Warum Werner (Anm. 33) 181 schrieb, der Augsburger Scheidenbesatz sei »der einzigste, der nicht mit vier oder mehr grossen Saxnieten kombiniert ist«, ist mir unklar. – Nebenbei sei angemerkt, dass wir an der Rommelshausener Scheide die gleichen geperlten Niete und sogar ähnliche Perlleisten finden wie an der Augsburger Jonasschnalle.

49 Vgl. Roeren (Anm. 47) 152: »um 700 und 1. Hälfte des 8. Jahrhunderts«. Vgl. auch R. Christlein, Die Alamannen (1978) 163: »um 700«.

50 R. Christlein, Das alamannische Reihengräberfeld von Marktoberdorf im Allgäu (1966) 19ff. 40ff. 83ff.

51 Werner (Anm. 39) 286.290.

52 Zu den späten Buchstabenformen der Leodobodus-Inschrift vgl. etwa W. Boppert, Die frühchristlichen Inschriften des Mittelrheingebiets (1971) z.B. 24ff. Badegisel-Stein (ebd. 174: »7./8. Jh.«), 26ff. Bertichildis/Randoald-Stein (ebd. 174: »7. Jh.«) sowie Beilage (paläographische Übersichtstafel). Nicht unerwähnt darf hier die im Trierer Amphitheater gefundene sog. Rotsvintda – Scheibe bleiben (vgl. zuletzt L. Schwinden, Trierer Zeitschr. 54, 1991, 256ff. und Abb. 3), da in ihrer im allgemeinen dem (früheren ?) 8. Jahrhundert zugeschriebenen Inschrift sowohl die gleichen Buchstabenformen wie übrigens auch das auffällige EGO der Leodobodus-Schnalle wiederkehren. Zudem besteht die Scheibe aus Walfischbein!

53 So E. Felder, in: Werner (Anm. 39) 289.

54 Sollte die Leodobodus-Schnalle tatsächlich aus dem Rheinland stammen, so darf hier ein Hinweis auf die späte Grabinschrift aus Trier-Sankt Maximin nicht fehlen, die ein Leodomundus seinem Onkel (?) setzen liess: N. Gauthier, Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures à la Renaissance carolingienne I: Première Belgique (1975) 483ff., Nr. I 194 A; ebd. datiert die Verf. die Inschrift ins 7./8. Jahrhundert und erwähnt zwei Bischöfe des gleichen Namens, die 614 am Konzil in Paris teilnahmen.

55 Vgl. etwa R. Moosbrugger-Leu, Die Schweiz zur Merowingerzeit (1971) Taf. 27 (Bronze); 32, 125 und 40, 147.148 (Eisen tauschiert) sowie J. Werner, Das alamannische Gräberfeld von Bülach (1953) Taf. 23.24 (Eisen tauschiert).

56 Zu den Datierungsansätzen vgl. zuletzt M. Martin, in: Chronologie. Archäologische Daten der Schweiz. Antiqua 15 (1986) 99ff.

57 Vgl. z.B. die Schnallenbügel mit Perlband bzw. geperlter Leiste an A-Garnituren (meist mit perlbandverzierten Beschlagnieten) aus Wahlern-Elisried Grab 29 und Fétigny Grab 5 (P. Bouffard, Nécropoles burgondes. Les garnitures de ceinture, 1945, Taf. 3,1; 7,2), Vuippens-La Palaz Grab 120 (Hp. Spycher, AS 1, 1978, 32-37, Abb. 7) sowie – westlich des Juras – aus Charnay (H. Baudot, Mém. Commission des Antiquités du Dép. de la Côte-d'Or 5, 1857-1860, Taf. 4,1; 5,1; 6,1) und Tournus (H. Gaillard de Semainville, Les cimetières mérovingiens de la Côte chalonnaise et de la Côte mâconnaise, 1980, Taf. 32-35). – Auch späteste Vertreter der in der Masse älteren Serie der (funktionell entsprechenden)

Gürtelschnallen der sog. Gruppe B zeigen dieselben Perlbänder (vgl. etwa Gaillard de Semainville a.a.O. Taf. 28.31).

58 Moosbrugger-Leu (Anm. 55) 156 Abb. 55; ders., Die frühmittelalterlichen Gürtelbeschläge der Schweiz (1967) 112 und Abb. 20. – Die in Abb. 16 als Beispiele wiedergegebenen Gürtelgarnituren stammen von folgenden Fundorten: 1 Neuchâtel-Serrières-Les Battieux: G.A. Matile, Musée historique de Neuchâtel et Valangin 3, 1860, 201 und Abb. k, p, s. M. Besson, L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne (1909) Abb. 50, Taf. 8,5. – 2 Charnay (Dép. Saône-et-Loire): Baudot (Anm. 57) Taf. 9, 11.12. – 3 Bavois: Moosbrugger-Leu (a.a.O. 1967) 88, Nr. 404 und Falttafel (mit Gegenbeschlag). – 4 Charnay: Baudot (Anm. 57) Taf. 7, 2-5. – Vgl. zwei weitere typische Beispiele: Besson a.a.O. Taf. 21,2 (mehrteilige Garnitur aus Bronze). – Gaillard de Semainville (Anm. 57) Taf. 23, 67 (mehrteilige Garnitur aus Eisen, tauschiert).

59 Werner (Anm. 39) 286: »Das schmale Format beider Schnallen ist also nicht durch typologische Vergleiche mit Metallgüssen als Indiz für besonders späte Zeitstellung auszuwerten«.

60 Vielleicht wird sich künftig einmal erweisen, dass die Verwendung von Walbein und Walrosszähnen für das spätere Frühmittelalter typisch ist und von da an ungebrochen bis ins hohe Mittelalter andauert. Vgl. entsprechende Hinweise bei D. Gaborit-Chopin, Elfenbeinkunst im Mittelalter (1978) 9ff.

61 Vgl. schon Werner (Anm. 33) 298: »Bei einer Reihe anderer Knochenschnallen ist der Zusammenhang mit verwandten Metallschnallen noch sehr viel enger« und ebd. 320: »Die Variation in der Breite der Gürtel... liegt, wie bei den entsprechenden Knochenschnallen... zwischen 5 und 7,5 cm«; vgl. ähnliche Formulierungen auch bei Werner (Anm. 39) bes. 282: »Gemeinsamkeit (zwischen Bein- und Bronzeschnallen, M.M.) besteht auch in der Technik, denn das Schnitzen in Bein und das Modellieren von Wachsformen für den Metallguss verlangen gleiche Fertigkeiten«.

62 Literaturnachweise zu den in Abb. 17 wiedergegebenen Schnallen: Abb. 17,1: R. Biton u. H. Gaillard de Semainville, Revue arch. Est et Centre-Est 39, 1988, 291-296 m. Abb. 1-4. – Abb. 17, 2-4.6: Werner (Anm. 33) 287ff. Nrn. 2,3,9,15; Martin (Anm. 37) Abb. 12. – Abb. 17,5: hier Abb. 6-8. – Abb. 17,7: H.W. Böhme, Germanische Grabfunde des 4. bis 5. Jahrhunderts zwischen unterer Elbe und Loire (1974) Taf. 98,16. – Abb. 17,8.10.11.12: Werner (Anm. 33) Taf. 92,4; 94,2; 103,1.3. – Abb. 17,9: Moosbrugger-Leu (Anm. 58) 118, Nr. 13. Bouffard (Anm. 57) Taf. 17,3.

63 Vgl. Werner (Anm. 33) 311ff. und Taf. 38; 86,2; 100; 101; 102,1.2; 103,2.3; die Schnalle von Bavans jetzt ausführlich beschrieben (mit vorzüglichen Fotos und Zeichnungen) bei Chr. Tchirakadzé u. P. Mora, Bulletin de la Société d'Emulation de Montbéliard 112, 1990, 147-191.

64 Werner (Anm. 33) Taf. 34-36.60-63.97,2; da die Schnalle (gemeint ist offenbar der Beschlag) »erhebliche Abnutzungsspuren« (ebd. 165) aufweist, sollte m.E. geprüft werden, ob Bügel und Dorn, die beide recht »frisch« aussehen, nicht sekundäre Ersatzstücke sind, worauf der ungewöhnlich schmale »mittlere« Scharniersteg der Beschlagplatte (ein ursprünglich vorhandener vierter dürfte infolge Beschädigung weggeschliffen worden sein) und der (zum Ausgleich) überaus breite Scharnierzapfen an der Unterseite des Dorns hinweisen könnten. Damit liessen sich auch die ungewöhnliche Bügelform und die pilzförmige Dornbasis (anstelle eines einstigen kolbenförmigen Dorns?) besser erklären.

65 Werner (Anm. 33) 332ff. und Taf. 107,3; wie die Abbildung der Rückseite (ebd. Taf. 108,1) verrät, fehlt dieser Schnalle (wie vermutlich auch der Augsburger Schnalle, vgl. vorige Anm.) der vierte Scharniersteg der Beschlagplatte.

66 Vgl. u.a. Martin (Anm. 56) 108 und Abb. 22.

67 Dass bereits früher derartige Bronzeschnallen auch von Klerikern hergestellt wurden, hat aufgrund von Inschriften und anderer Indizien Werner (Anm. 33) nachgewiesen.

68 Der von Chr. Simon genannte »indice de sexualisation de -0,42« ist wenig ausgeprägt und entspräche einer Bestimmung wie »eher weiblich«. Die anthropologische Geschlechtsbestimmung sollte m. E., im Kontext einer umfassenderen Untersuchung, überprüft werden. Dies gilt im übrigen auch für die anscheinend ungewöhnliche Morphologie des postkranialen Skeletts, die laut Simon nicht mit den bei weiblichen (!) Skeletten der Westschweiz üblichen Verhältnissen übereinstimme.

Die Vorlage zu Abbildung 9 verdanke ich M. Rérolle, Poitiers.

Die Kirche Saint-Martin in Vevey im Frühmittelalter – Entdeckung einer beinernen Gürtelschnalle

Die Ausgrabungen in der Kirche Saint-Martin brachten ein umfangreiches Gräberfeld zum Vorschein: Es fanden sich gegen 840 Gräber, datiert vom Frühmittelalter bis ins 18. Jahrhundert. Diese Bestattungen haben leider auch die frühmittelalterlichen Baureste stark in Mitleidenschaft gezogen. Gesichert ist lediglich, dass die romanische Kirche drei Vorgängerbauten gehabt hat. 53 Gräber gehören in eine frühe Phase; es handelt sich meist um einfache Erdbestattungen, Gräber in Steinkisten oder in grob gemauerten Umfassungen. Die Datierung kann lediglich aufgrund der Gräbertypologie erfolgen, die eher frühe Formen anzeigt (Erdbestattungen, rechteckige Steinkisten). Dieses Kriterium reicht jedoch nicht aus, um die Gräber innerhalb des 5. bis 7. Jahrhunderts genauer einzuordnen.

Lors de la fouille de l'église Saint-Martin à Vevey, une plaque-boucle de ceinture en os est apparue lors du dégagement de la tombe 659 qui, selon l'analyse anthropologique, abritait le squelette d'une femme d'une cinquantaine d'années. Cette découverte, ainsi que celle fragmentaire de Poitiers et un troisième exemplaire récemment apparu sur le marché de l'art, augmente de manière sensible le corpus des plaques-boucles en matière organique du groupe le plus tardif C.

Les plaques-boucles de Vevey et de Poitiers sont ornées de scènes de la vie du prophète Jonas, comparables à celle décorant une pièce exhumée antérieurement à Augsburg Saint Ulrich et Afra.

A une exception près, les plaques-boucles en os plus anciennes des groupes A et B dont la datation s'établit entre le 5e et le début du 7e siècle ne comportent pas de scènes mais des symboles le plus souvent combinés. Le groupe C quant à lui est orné de scènes. Cette différenciation dans l'ornementation est significative d'un point de vue chronologique; grâce à la découverte conjointe d'un sax à Augsburg, de l'inscription figurant sur cette plaque-boucle et d'autres détails tels que la forme caractéristique des rivets, les exemplaires du groupe C peuvent être attribués au 7e siècle.

Une comparaison chronologique entre les plaques-boucles en os et celles en bronze permet de relever la similitude globale de leur évolution tant stylistique que formelle. Seules quelques plaques-boucles en bronze, plus larges, permettent des comparaisons avec les pièces en os plus étroites du groupe C; elles comportent également des grands rivets ornés et surtout des scènes comme ornementation. Ces plaques métalliques ainsi que les pièces en os du groupe C constituent les exemplaires ornés les plus récents qui soient parvenus à notre connaissance. Il

reste désormais à établir si, comme pour les plaques-boucles des 5e et 6e siècles, elles faisaient encore partie du costume féminin en Burgondie et dans les territoires limitrophes, ce qui semble plausible au vu de la découverte de Vevey.

M.-A.H.

La chiesa di Saint-Martin a Vevey VD nell'alto Medioevo e la scoperta di una fibbia di cintura in osso

Gli scavi effettuati nella chiesa di Saint-Martin a Vevey hanno portato alla luce un insieme funerario particolarmente ricco (circa 840 tombe risalenti al periodo che va dall'alto Medioevo al XVIII secolo); purtroppo le tombe hanno distrutto gran parte delle strutture altomedievali, tanto che i rari resti murari che si sono conservati non ci permettono di ricostruire una pianta precisa. L'unica certezza riguarda la presenza di almeno tre cantieri precedenti la chiesa romanica. 53 tombe possono essere attribuite a questo periodo: la maggior parte di esse sono tombe a fossa, oppure formate da lastroni di pietra o da semplici muretti. In generale le forme sembrano essere più rozze di quelle osservate in altre chiese contemporanee. La datazione si basa unicamente sulla tipologia delle tombe, che mostra forme piuttosto precoci (tombe a fossa, casse rettangolari a lastroni), ma ciò non ci aiuta a situarle in modo più preciso se non fra il V e il VII secolo: la cronologia relativa non rivela infatti l'affermarsi deciso di una forma più recente che soppianti quella più antica.

Durante gli scavi nella chiesa di Saint-Martin a Vevey nella tomba 659 è venuta alla luce una preziosa fibbia di cintura in osso, secondo la determinazione antropologica nella tomba fu deposta una donna di circa 50 anni.

Viene così arricchito il gruppo più tardo (C) delle fibbie di cintura in osso o altri materiali organici che conta pochi altri pezzi di confronto, come l'esemplare di Poitiers ed un recente ritrovamento proveniente dal mercato antiquario. Sulle fibbie di Vevey e Poitiers sono rappresentate in altorilievo le scene della vita del profeta Giona, scene che si trovano anche su un esemplare rinvenuto tempo fa ad Augsburg S. Ulrich e Afra.

Sulle fibbie più antiche dei gruppi A e B, databili fra la metà del V e gli inizi del VII secolo, normalmente non si trovano scene figurate ma singoli simboli che a volte sono combinati fra loro; per contro sulle fibbie del gruppo C sono rappresentate vere e proprie scene. Questa differenza dev'essere interpretata dal punto di vista cronologico, almeno per quanto riguarda le nostre fibbie: esse devono essere datate al VII secolo in base al ritrovamento di un scramasax assieme alla fibbia di Augsburg, alla presenza dell'iscrizione e ad altri dettagli come la forma caratteristica dei chiodini.

La lista in ordine cronologico delle fibbie in osso e di quelle corrispondenti in bronzo con scene figurate evidenzia lo stretto legame formale e stilistico esistente fra le due categorie e la corrispondenza delle rappresentazioni. D'altro canto solo poche guarnizioni di bronzo si possono confrontare con quelle in osso del gruppo C, che in parte sono notevolmente più strette: anche su queste si trovano grossi chiodi ornamentali, decorazioni ad intreccio e, in particolare, vere e proprie scene figurate. Le guarnizioni in bronzo come pure quelle in osso del gruppo C che ci sono pervenute devono appartenere al gruppo più recente di forma rettangolare con scene figurate. Resta ancora da stabilire se anch'esse, come quelle più antiche del V e del VI secolo, continuarono ad essere portate dalle donne di cultura romancia del territorio burgundo e delle regioni circostanti, come sembra confermare il ritrovamento di Vevey.

S.B.S.